

REVUE
DE BRETAGNE
ET DE VENDÉE

DIRECTEUR : **Arthur de la Borderie**
Député d'Ille-et-Vilaine.

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : **Emile Grimaud**

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

QUATRIÈME SÉRIE. — TOME III

(TOME XXXIII DE LA COLLECTION)

Tome XXXIII

2^{me} Livraison. — Février, 1873.

2^{me} Livraison Février



NANTES

BUREAUX DE RÉDACTION ET D'ABONNEMENT, PLACE DU COMMERCE, 4.

1873.

TABLE DES ARTICLES

	<i>Pages</i>
I. LE PROBLÈME DE L'HOMME, par Modestus ..	89
II. LETTRES INÉDITES DE M ^{me} SWETCHINE	98
III. LES DERNIERS CARAÏBES, par M. Léon Blévec	107
IV. LORD BROUGHAM, par M. Lucien D.	116
V. LE DÉCLASSÉ, nouvelle (suite), par M ^{me} Blanche de Rosarnour	124
VI. GALERIE DES POÈTES BRETONS. — EMILE LANGLOIS, par M. Adolphe Orain	142
VII. NOTICES ET COMPTES RENDUS. — <i>Lourdes depuis 1858</i> , de M. Eugène de la Gournerie , par M. le V ^o Edouard Sioc'han de Kersabiec . — <i>Discours et conférences sur l'éducation</i> , du R. P. Captier , par M. A. de la Breure . — M. P.-C.-P. DUVAL.....	150
VIII. CHRONIQUE. — L'EXPOSITION DE NANTES (suite), par M. Louis de Kerjean	158
IX. BIBLIOGRAPHIE BRETONNE ET VENDÉENNE....	168

LE PROBLÈME DE L'HOMME

De tous les problèmes qu'a pu se proposer l'homme, le plus important pour lui est celui de l'homme lui-même. Ce problème a tenté tous les esprits méditatifs. Plusieurs ont essayé de le résoudre par des définitions, dont quelques-unes sont demeurées dans le langage. L'homme est un animal raisonnable, a-t-on dit et répété mille fois; et si l'on entend par là doué de raison, la proposition sera au moins exacte, bien que la définition soit incomplète. Je crains, si l'on s'en tient à cette idée, qu'il ne soit plus exact de définir l'homme un animal déraisonnable, ou mieux encore un animal qui abuse. La brute n'abuse pas de ses facultés; son instinct est un guide plus sûr que notre raison. Chose remarquable, les seuls animaux qui abusent sont ceux que la domesticité a rapprochés de nous.

On a souvent admiré la belle pensée de M. de Bonald : L'homme est une intelligence servie par des organes. C'est encore une proposition exacte, ce n'est pas une définition. Si c'en était une, l'ange Raphaël conduisant le jeune Tobie, l'ange Gabriel annonçant à Marie sa maternité prochaine, eussent été des hommes, car ils étaient bien certainement des intelligences, et même de pures intelligences, servies par des organes.

Peut-être les deux magnifiques vers de Lamartine :

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé, qui se souvient des cieux,
ce distique immortel qui suffirait à la gloire d'un poète, et où se formule une des plus hautes inspirations qu'ait jamais condensées

la poésie, est-il aussi la formule qui se rapproche le plus d'une définition. Il n'a pourtant pas eu la prétention d'en être une.

L'homme me semble un être beaucoup trop complexe pour qu'il soit possible de le définir exactement. Il m'apparaît habitant en quelque sorte un certain nombre de régions différentes, tantôt se transportant de l'une à l'autre, tantôt se mouvant dans plusieurs à la fois. Je crois pouvoir réduire à six ces régions diverses.

Et d'abord, l'homme habite ce que je demande la permission d'appeler la région animale. Il est un animal, il a les organes, les appétits, les sens, les formes extérieures des animaux. Il est loin d'être l'animal le plus parfait. Son corps n'est point protégé contre les intempéries. Beaucoup d'animaux le surpassent en force, en agilité, ou par la perfection d'un de leurs sens. L'odorat de l'homme, par exemple, comparé à celui du chien, n'est qu'une faculté rudimentaire. L'insecte ailé, l'oiseau, ont une autre faculté puissante et enviable qui manque absolument à l'homme. Les instincts conservateurs de l'homme sont aussi très-inférieurs à ceux de la plupart des animaux.

Mais l'homme est de plus une intelligence, et il habite par la pensée ce que j'appellerai la région intellectuelle. Quand, plongé dans la méditation, sourd à tous les bruits du dehors, inerte, les yeux fermés, peut-être, hélas ! affligé de cécité, il sonde son propre problème ; quand il s'élève aux notions de la psychologie ou de l'algèbre ; quand seulement il compose la plus simple opération arithmétique et se rend compte que deux et deux font quatre, il est là, bien manifestement, dans une région absolument inaccessible à tous les animaux autres que lui. Je souris tristement des efforts de cette école qui s'évertue à ravalier l'intelligence de l'homme, tout en le plaçant au degré culminant de l'échelle animale. Entre les instincts les plus perfectionnés des animaux, et l'opération la plus grossière de l'intelligence d'un paysan illettré qui compte ses sacs de blé, il n'y a pas seulement un ni mille échelons, il y a tout un monde. Nulle gradation possible, point de nuances se fondant les unes dans les autres. L'instinct et l'intelligence sont choses essentiellement différentes, et la séparation est tranchée.

L'homme n'est-il qu'un animal intelligent, ou une intelligence servie par des organes ? Est-ce là tout l'homme ? Il s'en faut bien !

Voici qu'il passe dans une troisième région, la région morale. Voici qu'il a la conscience du bien et du mal, du juste et de l'injuste, de la vertu et du vice, et qu'il sent sa liberté d'option, voici qu'il est un être moral. Est-ce l'instinct animal qui l'a introduit dans cette région ? Non, certes, l'animal est absolument dépourvu de moralité. Est-ce l'intelligence ? Pas davantage. La notion de la moralité suppose l'intelligence, mais en est encore parfaitement distincte et n'en découle pas par voie de conséquence. Dans les croyances chrétiennes, l'âme, après la mort, l'ange, Dieu lui-même, sont des intelligences qui n'ont pas l'option de la moralité ; hors de ces croyances, la moralité se conçoit de même abstractivement. Elle est l'attribut exclusif de l'homme.

Comment expliquer, par l'intelligence, la moralité poussée jusqu'au dévouement, jusqu'au sacrifice, jusqu'à l'immolation de soi à autrui ? Comment expliquer la simple notion et le nom même de la chasteté ? Qui a pu inventer un pareil mot ? N'est-il pas évident qu'il n'y a là rien de proprement intellectuel, et que la séparation entre l'intelligence et la moralité est encore tranchée ?

Je ne veux pas entrer dans la discussion des systèmes philosophiques, et rechercher si la moralité est une idée innée ou un produit de l'éducation. Cette discussion, pour le dire en passant, me paraît être bien oiseuse, et reposer sur une véritable pétition de principe. Où le premier éducateur, le premier professeur, l'inventeur de la moralité aurait-il pris cette notion, s'il n'en avait trouvé le germe dans son cœur ? Mais cet inventeur n'a certainement jamais existé. Il me semble manifeste que l'éducation est nécessaire pour développer le germe nécessairement préexistant et inné de la moralité, comme l'incubation est nécessaire pour réchauffer et vivifier le germe nécessairement contenu dans l'œuf. Vainement vous feriez couver pendant des mois ou des années un œuf d'où le germe serait absent ; vainement aussi vous espéreriez voir la vie sortir triomphalement d'un œuf qui ne serait pas échauffé par l'incubation.

Je ne veux pas contester non plus qu'il n'y ait, en dehors des croyances religieuses positives, une conscience humaine, quelquefois de grandes vertus humaines, notamment toutes les suggestions de l'honneur, enfin, ce qu'on nomme une morale indépendante. Loin de le contester, je l'accorde pleinement comme un fait d'observation, sans comprendre l'intérêt que des hommes religieux croient souvent avoir à disputer à cet égard. Oui, la notion du bien et du mal, du juste et de l'injuste, du vice et de la vertu, existe distincte et indépendamment des croyances religieuses. Il y a des magistrats intègres, des négociants d'une probité scrupuleuse, des femmes chastes, des médecins courageux au milieu de la contagion, des hommes d'un admirable dévouement patriotique et des soldats héroïques, sans autre mobile que le respect d'eux-mêmes et la subordination volontaire à la notion du devoir ou à celle de l'honneur. Mais en reconnaissant que la conscience est un attribut essentiel et universel de l'homme, je suis bien loin de penser qu'elle ait pu être d'invention humaine. Au contraire, dans cette universalité, je vois la preuve d'un germe inné, échauffé par l'éducation, et l'éducation elle-même m'apparaît comme se rattachant nécessairement, par la tradition du langage, à la révélation primitive, plus ou moins altérée. Sous ce rapport donc, il n'y a pas de morale indépendante ou inventée par les hommes, en dehors de l'éducation, pas plus qu'il n'y a d'éducation indépendante, ni de langue indépendante, en dehors d'une tradition antérieure. Et il demeure vrai que le sens moral, ou la conscience, est un attribut général et essentiel de l'humanité, complètement étranger aux organes de l'animal, certainement distinct de l'intelligence.

L'homme est donc un animal, doué d'intelligence et de sens moral.

Est-ce tout ? non : voici qu'il entre dans la région du sentiment ; voici qu'il éprouve l'amour ou la haine. Je prends l'amour dans l'acception la plus vaste, non dans celle d'une convoitise sensuelle. Est-ce par l'organisme animal qu'on essaierait de rendre compte des affections si pures de la famille et de l'amitié ? Il n'est pas un

homme de cœur ni une femme honnête qui ne se soulevât contre cette impertinence. Préférerait-on les rapporter à l'intelligence ou au sens moral ? On ne serait pas moins dans le faux. Chacun de nous sent trop bien qu'en aimant, il n'accomplit ni un acte intellectuel ni un acte moral de son libre arbitre. Le sentiment est donc encore une région séparée, et sous ce nom général, je comprends toutes les passions qui s'emparent du cœur de l'homme. L'intelligence et la liberté morale pénètrent sans doute dans cette région, peuvent diriger, modérer, comprimer les passions, en empêcher la manifestation extérieure. Elles sont étrangères à leur principe, elles ne les ont pas enflammées, elles sont trop souvent impuissantes à les éteindre.

Est-ce tout ? non : je vois se déployer encore, à la fois devant mes organes et devant mon esprit, la région de l'esthétique, la splendide région du beau. L'homme pourrait être tout ce que je viens de dire, un organisme animal, une intelligence élevée, une conscience morale, un cœur aimant ou passionné, sans se reconnaître la faculté de l'admiration, sans avoir la moindre notion de la beauté. L'animal est absolument insensible à la beauté de la nature, le papillon n'admire pas les brillantes couleurs des fleurs qu'il suce pour se nourrir, l'oiseau n'admire pas les palettes étincelantes des ailes du papillon. Si l'instinct de la conservation fait entendre et redouter au lièvre les aboiements du chien ou la voix de l'homme, cet instinct le laisse complètement indifférent aux concerts des oiseaux.

Seul de toutes les créatures, l'homme est sensible à la beauté, seul il admire le firmament étoilé, la nature, les paysages alpestres, les oiseaux, les papillons et les fleurs. Il admire la structure de son corps et l'apparence de son propre visage, il admire plus encore la beauté chez la femme, et, par une de ces mystérieuses relations qui existent entre nos diverses facultés, la beauté devient souvent un des principes de l'amour, sans que les deux notions cessent d'être distinctes. L'homme est sensible aussi à la beauté intellectuelle et à la beauté morale. L'astronome, le physicien, l'algébriste, peuvent

tressaillir d'admiration au milieu de leurs solitaires études ; le spectacle d'une vertu héroïque excite encore à meilleur droit chez nous cette impression d'admiration dont le beau est l'objet. Néanmoins, je maintiens que l'homme plonge ici dans une région différente des quatre autres, et que ni l'organisme, ni l'intelligence, ni le sens moral, ni le sentiment ou la passion, ne suffisent à expliquer le culte que nous rendons à la beauté. C'est une faculté spéciale, sans laquelle on comprend l'existence de toutes les autres.

L'aveugle peut aimer tendrement, passionnément la compagne qu'il n'a jamais vue, ou le chien hideux qui le guide ; je puis tomber en extase devant la beauté d'un volcan en éruption, d'une cascade, d'une statue, d'une symphonie, d'une déclamation théâtrale, d'un acte sublime, devant même la beauté d'une femme, sans qu'à l'émotion que j'éprouve se mêle rien de proprement sensuel ni intellectuel, sans que ma liberté morale soit en jeu, sans qu'aucun sentiment affectueux me porte vers l'objet de mon admiration. L'émotion produite n'est que celle de la beauté, et c'est à la beauté seule que s'adressent mes hommages.

Il est clair que je fais entrer dans cette région, aussi bien que les splendeurs naturelles, toutes les splendeurs des arts : la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, l'éloquence, la poésie, le style, tout ce qui a le caractère du beau, tout ce qui éveille en nous la noble émotion de l'admiration.

J'arrive enfin à la sixième et dernière région qu'habite l'homme, à la région religieuse, et, avant d'y pénétrer, je me demande si je n'ai pas négligé quelques-uns des éléments du problème de l'homme. Je n'ai eu aucunement la prétention d'analyser, dans une si courte étude, toutes nos facultés ni toutes nos passions : beaucoup de gros volumes ont été consacrés à cette analyse. Je n'ai tenté que de les ramener à un petit nombre d'éléments essentiels et distincts. Si je craignais une omission, ce serait de n'avoir pas réservé une division au langage. La parole est un attribut tellement universel et tellement essentiel de l'homme qu'on ne le conçoit pas sans la parole, et qu'on pourrait le définir : un animal parlant,

aussi bien et mieux peut-être qu'un animal raisonnable. Mais j'aurais redouté d'être entraîné dans une thèse, ce que je désirais éviter, me bornant au rôle d'observateur. Je suis de ceux qui trouvent qu'il y a évidence que, selon l'enseignement de la Genèse, l'homme a été créé adulte et parlant. Enfant, il n'aurait pas pu subvenir à ses besoins et soutenir sa vie ; muet, il n'aurait jamais inventé le langage. C'est pour moi une des preuves péremptoires à la fois de la création et de la révélation primitive. Mais on peut à la rigueur considérer la parole comme la résultante des relations de l'organisme animal et de l'intelligence, comme le produit de l'intelligence servie par les organes, et c'est bien incontestablement ainsi que nous enseignons la parole à nos enfants. Je n'avais donc pas l'obligation de lui assigner une région distincte.

Je me suis expliqué sur le beau, je n'ai rien dit du vrai. L'amour de la vérité, qui devient parfois dans nos âmes une généreuse passion, est évidemment une passion de l'intelligence. L'amour du bon et du juste, ce que le sermon sur la montagne appelle excellemment la faim et la soif de la justice, est une passion du sens moral. La plupart de nos autres passions se rattachent à la sensualité animale, ou au sentiment, ou participent des deux. Je n'aperçois pas encore ici une région distincte des autres.

Mais j'entre, avec recueillement, dans une région bien manifestement distincte, dans la région religieuse, et je dis : l'homme est un organisme animal, doué d'intelligence, de moralité, de sensibilité, ayant la compréhension du beau ; il est, de plus, religieux. J'aurais pu abrégé et dire simplement, après Aristote : l'homme est un animal religieux. Cela eût compris tout le reste.

Quand je proclame l'homme un être religieux, je ne m'occupe pas de la vérité de ses croyances. Je me borne à constater qu'il possède la notion de la divinité et de ses rapports avec elle. J'ajoute que cette notion est universelle, essentielle, caractéristique, et distincte de toutes celles que j'ai jusqu'à présent observées. Sous tous les climats, à toutes les époques historiques, jusque dans les traditions les plus reculées de la fable, l'homme n'appa-

rait qu'en possession de la notion religieuse. Ceux mêmes qui contestent la religion en possèdent la notion, autrement ils seraient incapables de la discuter.

Qui a déposé dans l'humanité cette notion universelle et distincte ?

Le plus ancien document historique, le plus rapproché du berceau de l'humanité, nous enseigne que Dieu a créé un premier couple d'hommes, adultes et parlants, qu'il leur a parlé, et que toutes les familles humaines sont sorties de ce couple unique. Voilà une affirmation nette. Si elle est admise, l'explication est bien simple et tout se déduit naturellement par voie de conséquence. Les notions religieuses de la révélation primitive ont été transmises des parents aux enfants, à toutes les générations, par et avec la parole. Ces notions se sont altérées et diversifiées, comme la parole elle-même, comme les traits du visage ou la couleur de la peau ; il y a eu plusieurs religions, plusieurs langues, plusieurs apparences de races humaines : les grandes lignes sont demeurées. Tous les hommes ont exactement la même structure intérieure du corps, les mêmes organes, les mêmes sens ; tous, les plus grossiers et les plus sauvages, sont en possession de ce merveilleux instrument du langage, qui, s'il était inventé, ne pourrait l'être que par l'intelligence la plus raffinée ; tous ont une tradition religieuse.

Que l'objet même de cette affirmation, le fait de la création, soit un mystère écrasant pour notre esprit, je suis loin de songer à le contester ; non certes, je ne prétends pas expliquer ni comprendre que Dieu, à un certain moment de son éternité qui n'a pas de moments, ait créé le temps, ait créé la matière et ait créé l'homme. J'avoue même n'être nullement touché des essais d'explication philosophique ou théologique. Il n'en est pas moins indubitable que l'humanité existe, et qu'elle n'a pas toujours existé. Elle a donc eu un berceau. Lequel ? et qui l'avait préparé pour la recevoir, alors qu'il n'y avait pas de mères ? Moi-même, je sais quel jour j'ai commencé de vivre, et je sais quelles mains vigilantes avaient préparé mon berceau. Je le sais, mais est-ce que je com-

prends davantage le mystère qui m'a fait passer du non-être à la vie ? Tout est mystère, même dans les phénomènes physiques les plus vulgaires que nous avons sous les yeux. Comprendons-nous le regard qui les perçoit ? Comprendons-nous la graine qui germe, la tige qui s'élançe, la feuille qui se développe, la fleur qui s'épanouit, les couleurs qui étincellent, les parfums qui s'exhalent ? De tout cela, nous savons quelque chose, nous constatons des faits, des lois et des phénomènes, nous ne comprenons absolument rien.

Et nous nous étonnerions, pauvres esprits bornés, impuissants à comprendre les choses naturelles, de rencontrer des mystères dans les choses surnaturelles, dans les relations du temps avec l'éternité, du fini avec l'infini ? Jamais, je le déclare, rien ne m'a paru plus futile qu'une objection contre les mystères de la religion, et je proclamerais à priori que la religion ne peut avoir pour nous que des mystères.

Ce qui m'étonne à bon droit, c'est qu'en dehors de l'affirmation biblique de la création, dont tout l'enchaînement de conséquences se comprend du moins parfaitement et déroule l'histoire entière de l'humanité, on ait eu le courage de proposer d'autres solutions, hypothèses gratuites, qui n'expliquent rien. Toutes ces hypothèses se valent ; les systèmes modernes ou renouvelés ne sont ni plus ni moins chimériques que les atomes crochus d'Epicure.

MODESTUS.

(La fin à la prochaine livraison.)

LETTRES INÉDITES DE M^{me} SWETCHINE¹

A MADAME SWERTCHKOF¹.

Paris, 26 février 1828.

Ma bonne chère Hélène, ce n'est pas par des paroles, c'est par d'incessantes pensées que je me suis unie à vous dans cette terrible crise que vous venez de subir. De telles pensées sont à la fois de la souffrance et de la prière, deux éléments si faits pour aller ensemble qu'on peut à peine concevoir qu'ils puissent être séparés.

Ma pauvre amie ! si j'avais été auprès de vous, je ne vous en aurais pas dit davantage, j'aurais pleuré avec vous, et puis d'autres larmes auraient béni avec vous la miséricorde adorable qui vous rendait plus de tranquillité. Combien je vous sais gré du besoin de m'écrire dans de tels moments ! Ah ! je sens bien que ce sont ceux-là surtout qui m'appartiennent. Quel baume que des sentiments tels que les vôtres, que ces mouvements qu'on peut bien appeler surnaturels, mêlés à tout ce que la sensibilité humaine peut éprouver de plus déchirant ! Oui, c'est bien à Dieu que j'en rends grâces, car un tel effet ne peut venir que de lui. Je vous ai autant admirée que plainte ; je me sentais combattue et aussitôt presque élevée

* Les lettres adressées par M^{me} Swetchine à M^{me} Swertchkof sont extraites de l'ouvrage en trois volumes, intitulé : *Lettres de M^{me} Swetchine*, qui sera prochainement publié. Est-il besoin d'ajouter que nous devons cette primeur à l'obligeance de M. le comte de Falloux ? (*Note de la Rédaction.*)

¹ Sœur de la comtesse de Nesselrode. M. Swertchkof était ministre plénipotentiaire de Russie à Florence.

avec vous au-dessus de vos peines. Nulle part je n'ai vu d'une manière pour ainsi dire plus palpable l'action de Dieu sur une âme chrétienne. Voilà le secret de toute notre vie sur la terre et de toutes nos souffrances. C'est ainsi qu'avant de mourir nous ne sommes ici-bas que pour arriver, que pour redresser cette volonté qui s'égaré toujours jusqu'au moment où elle se perd tout entière dans la volonté de Dieu qui nous appelle. Nous savons cela, mais de le savoir à le pratiquer, qu'il y a loin !

Comme je conçois l'impression que vous a faite la lettre de votre bonne sœur, toute pleine de sa joie, au milieu de vos affreuses angoisses qu'elle était si loin de pressentir ! Tout est contraste dans notre pauvre monde, contraste successif ou instantané, en nous ou hors de nous ; mais il est des circonstances plus rares où les rayons les plus opposés et les plus intenses se réunissent pour frapper dans le même foyer ; alors, on ne sait comment il peut se faire que les forces ne succombent.

Ce que vous me dites du courage de votre excellent mari, de sa patience, de sa résignation, me fait un bien extrême : c'est ainsi qu'on peut être sûr qu'en recouvrant la santé, il fera un bon usage de tous les biens qu'il va retrouver.

Je me suis gardée de communiquer à votre sœur toute mon inquiétude à votre sujet ; qui mieux que moi sait à quel point elle s'alarme et s'afflige ! On peut bien dire que votre bonheur fait partie du sien. Il y a plus, elle est, à chaque instant de sa vie, prête à faire pour vous ce qu'elle ne ferait certainement pas pour elle-même.

Adieu, ma bonne chère amie, je demande à Dieu des nouvelles toujours meilleures, et qu'il vous maintienne dans des sentiments dont l'élévation me console et m'attendrit si profondément.

Paris, 13 mars 1828.

Ma pauvre chère amie, le voilà donc accompli ce terrible sacrifice que Dieu a exigé de votre pieuse et profonde soumission ! Toutes les douleurs se réunissent dans la douleur qui vous accable, aucune force humaine ne suffirait pour la faire porter dignement. Mais notre

Sauveur est là, il va au-devant de vous, avec toutes ses grâces, toutes ses adorables sollicitudes pour l'âme qu'il afflige. Chère bonne amie, comme vous avez déjà répondu à ce qu'il attendait de vous ! que n'avez-vous mis d'efforts, de volonté dans le cours de cette affreuse lutte ! Jamais je n'ai vu plus que dans vos lettres la foi d'une âme chrétienne aux prises avec la plus juste et la plus vraie sensibilité. Vous seule, votre seul exemple aurait suffi pour me ramener à Dieu, si j'avais eu le malheur d'en être éloignée, en me montrant ce qu'une créature humaine peut faire en courage et en résignation, lorsqu'elle cherche en lui son appui. Ah ! combien la nature abandonnée à elle-même est loin de là ! C'est la foi et l'humilité, sa plus fidèle compagne, qui seules peuvent porter à cette prodigieuse hauteur. Je puis dire que vous avez été au delà de tout ce que j'osais même demander pour vous. Ce que vous avez obtenu de votre courage me donne la mesure de ce qu'il continuera à vous inspirer dans ce reste de vie solitaire et affligée qui devient votre cruel partage. Ce n'est plus pour aucun des mouvements de votre âme que je m'alarme, mais je suis inquiète, ma bonne chère amie, de votre santé si cruellement ébranlée, épuisée, par des coups si redoublés et si redoutables. Ah ! ce n'est pas seulement à vous soumettre qu'il vous faut employer votre volonté, c'est aussi à soutenir votre pauvre corps, à le guérir, à le faire vivre. C'est bien plus difficile dans les détails de journées vouées à l'abattement et à l'affliction, que de ramasser ses forces en une seule pour subir un déchirant arrêt. Mais songez, chère amie, qu'un devoir, même accompli en apparence, ne se complète véritablement que par d'autres devoirs ; songez à ceux qui vous restent.

Qu'est-ce que la durée de quelques jours pour ceux qui sont hors du temps ou qui s'élancent au delà du temps par la pensée et l'espérance ! Encore quelques années et vous serez réunie à celui que vous pleurez si amèrement ; encore quelques années et vos enfants iront aussi se perdre dans le sein de Dieu et dans le vôtre. Tout ce qui nous semble si long n'est qu'un éclair rapide, qui ne se fixe comme réalité que par ce qui l'a rempli. Ma pauvre chère amie, ne

repoussez aucune chose qui puisse vous faire quelque bien. Ce n'est pas aux consolations de votre pauvre cœur que je puis penser dans ce moment ; quand elles seront possibles, elles seront encore surhumaines ; Dieu seul qui peut vous les donner, ne vous laissera pas manquer, mais c'est de votre santé que je m'occupe, c'est elle qui me fait trembler.

Vous aurez bien vu dans ma dernière lettre qu'une sombre crainte l'emportait de beaucoup en moi sur l'espérance, et cependant j'ai été saisie, atterrée, à la cruelle certitude, comme si rien ne m'y avait préparée. Ah ! qu'il y a loin, dans ce qui nous touche profondément, de l'anxiété à l'événement même ! Pour remplir l'espace, il y a tout cet immense besoin de l'homme de croire et d'espérer. Que cette fin admirable, où la miséricorde de Dieu s'est montrée avec plus d'évidence cent fois que sa sévérité, soit votre consolation, celle de votre sœur, celle de nous tous ! Que nous serions ingrats si nous cessions un seul moment de reconnaître l'ineffable bonté de tels secours ! Que d'âmes pieuses privées dans ceux qu'elles regrettent et de tels exemples et de telles consolations ! Vous sentez cela, ma chère bonne amie, et c'est parce que vous le sentez vivement que l'affliction n'empêche en vous ni la justice, ni la force, ni la vraie résignation. Adieu, je vous écrirai incessamment ; à chaque instant de la journée vous m'êtes présente.

Paris, 18 mars 1828.

Quelques jours de plus, ma bonne chère amie, pèsent sur votre cruel malheur et sans doute sans rien ôter à la douleur qui vous déchire. Le temps n'a ni action ni vicissitude, on le dirait sans division et n'ayant qu'une face lorsque l'âme et l'intelligence sont absorbées par une même et cruelle pensée. Pour en supporter les ravages, combien n'avez-vous pas besoin d'invoquer cette force si supérieure à la nôtre et que pourtant nous pouvons nous approprier si bien !

Vous ne sentez pas, vous ne sentirez peut-être pas de longtemps le Dieu qui console, mais vous avez déjà une bien juste et grande idée de la puissance du Dieu qui soutient. Il commence par vous

tendre une main secourable; plus tard, vous trouverez dans son sein les tristes et saintes joies qui se mêlent aux larmes et leur ôtent leur première amertume. Votre bon cœur ne restera non plus indifférent à aucun des soins qui vous sont rendus, à la sollicitude si tendre dont vous êtes l'objet; vous ne repousserez pas ce qui vous reste et vous compterez pour beaucoup tant d'intérêts précieux que vous possédez encore et dont la vie d'un si grand nombre de personnes se trouve dépouillée. Le malheur qui vous a trouvée si forte, ma bien chère Hélène, vous laissera juste, et dans l'équitable appréciation des destinées, il y a souvent de quoi nous réconcilier avec la nôtre. Combien d'êtres qui sont frappés des plus redoutables calamités, et qui n'ont pas dans le cœur cette foi, cet amour pour Dieu, ce désir du Ciel qui, en tout état de choses, font pencher la balance en faveur de ceux qui espèrent, parce qu'ils croient. D'une autre part, que d'âmes pieuses profondément et incessamment remuées par de trop justes craintes qui se mêlent à leur douleur et qui, au prix de déchirements encore plus grands, poursuivraient la confiance qu'il vous est si permis de concevoir! Ah! ma bonne chère amie, lorsque votre pauvre âme sera un peu apaisée, avec quelle reconnaissance vous repasserez dans votre mémoire tous les rares et difficiles exemples de fermeté, de patience, de piété, que vous a légués à vous et à vos enfants celui que vous pleurez. Nul ne pouvant se soustraire au sort commun, les plus précieuses, les seules vraies grâces ne sont-elles pas celles qui assurent notre salut ou nous donnent l'assurance de celui des êtres qui nous sont chers. Ah! mon Dieu, pour peu qu'on y regarde de près, toute la vie et ses apparents intérêts se réduisent à cette ultérieure consommation de toutes choses.

Comme je me sais gré d'avoir deviné tout ce que vous pouviez attendre du cœur de M^{me} Dubois et de lui avoir rendu d'avance un juste hommage¹! Quand il y a vraie sincérité des deux parts, le temps ne devient pas un élément aussi indispensable pour fonder la vraie confiance. Quel regret me restera toujours de mon éloigne-

¹ Gouvernante choisie par M^{me} Swetchine pour les filles de M^{me} Swetchikof.

ment dans cette terrible crise! Je vous aurais été bien peu utile, mais je me serais sentie soulagée moi-même par des soins, par une continuité de sollicitude qu'on n'a pas besoin de croire efficaces pour qu'ils nous semblent nécessaires. L'inaction dans l'inquiétude ou dans une vive participation est un poids si pénible! C'est tout ce qu'on ne fait pas qui se refoule sur soi.

Dans le moment où vous ne vouliez voir personne, vous avez voulu voir Marie Woronzof; je le conçois bien, la plus forte de toutes les sympathies existe entre deux âmes également souffrantes. Rien ne rapproche comme le malheur; on est si sûr de s'entendre, quand on se parle par tout ce que l'âme peut éprouver de plus intense et de plus profond. Cette pauvre Marie, comme je la plains aussi! Quelle sera son existence quand le sacrifice sera accompli? Dieu ne l'abandonnera pas; il y a toujours eu dans son cœur de quoi justifier son secours et son incessante miséricorde.

Adieu, ma bien chère et malheureuse amie, je vous presse contre le cœur du monde qui sent davantage les amertumes et les déchirements du vôtre. Vous pouvez penser si je prie pour vous!

Paris, 10 avril 1828.

Vous m'offrez tout ce qu'il y a de plus rare dans le moment de l'épreuve, c'est un entier accord avec le sentiment si chrétien et si élevé du devoir et toutes vos actions et vos moindres paroles. Ce qui doit tout dominer vous domine, tout est mis-à sa place, les intérêts du ciel comme ceux de la terre et les redoutables bouleversements qui couvrent si souvent l'âme de ténèbres, ne sont pour vous que de nouvelles clartés. C'est par cela même que vous sentez l'immensité du sacrifice, que vous tremblez d'en perdre le fruit! C'est la voie que vous a tracée celui que vous pleurez; il a combattu, triomphé, vous voulez combattre, triompher aussi, afin de rendre vos destinées plus semblables et plus indissolublement unies. Une conscience délicate et éclairée comme la vôtre doit sentir que Dieu exige d'elle tout ce qu'il lui fait apparaître comme meilleur, plus juste, plus dévoué, plus parfait. Il ne s'arrête pas dans ses adorables exigences, il nous demande, comme piété et

comme vertu, tout ce dont il nous donne l'idée, et dans l'accomplissement de ses décrets s'opère le complément de tout ce qui nous manque.

Ce n'est pas sur une seule de nos dispositions morales que sa bonté s'exerce pour la perfectionner; c'est sur toutes à la fois, particulièrement lorsque cette bonté nous soumet à de cruelles épreuves. Dans ce cas-là la résignation serait déjà d'un grand prix, mais pour répondre à l'intention de Dieu sur nous, à la résignation, il faut allier le courage et cette sainte liberté d'esprit qui conservent à l'âme chrétienne toute sa puissance. C'est ainsi seulement, que dans les plus violents déchirements de l'âme, l'ascendant de la volonté peut encore se laisser sentir, que tous les actes deviennent méritoires, et qu'on s'arrache à une impression unique pour se retrouver sensible et attentif aux affections et aux devoirs qui restent à remplir.

La nature abandonnée à elle-même n'a que des impulsions aveugles; tout, hors ce qui la frappe sur un point, disparaît pour elle, et dans son instinct passionné on ne reconnaît qu'un étroit égoïsme.

Combien la véritable piété nous rend et plus justes et plus généreux! Vous m'en donnez un grand exemple, ma bonne chère amie! Les douleurs de la femme la plus tendre ne vous ont pas laissée oublier un instant que vous étiez mère; vous trouviez encore en vous de quoi vous occuper des autres quand vous pouviez être si absorbée en vous-même, parce que Dieu avait élargi et réglé votre cœur pour le rendre plus digne de lui. Ces premiers pas me disent suffisamment la route que vous continuerez à suivre, c'est un engagement de plus que d'avoir déjà fait si bien. De plus en plus vous sentirez le besoin d'élever toutes vos actions à la hauteur des sentiments qui vivent en vous et qui désormais sont les seuls qui puissent vous faire vivre.

Vous sentirez le besoin d'une vie activement dirigée vers le seul but qu'il nous importe d'atteindre, le seul qui plus particulièrement reste aux infortunés. Vous fuirez l'abattement comme un piège et un péril, et pour vous y soustraire plus sûrement, vous vous garde-

rez de l'inaction, que l'on peut considérer comme une sorte de brèche par laquelle peut toujours pénétrer l'ennemi.

Le bonheur, à la rigueur, pourrait être désœuvré sans grands inconvénients, mais soyez sûre, ma chère bonne amie, que l'activité est de rigoureuse nécessité pour tout ce qui souffre. Si on m'objectait à cela l'utile douceur de la contemplation, je répondrais que la contemplation est aussi une activité, quoique invisible et purement spirituelle. Elle met en jeu toutes les forces de l'âme et de l'esprit, et là il ne saurait y avoir d'inertie. Mais cette route n'est pas la route commune, et, c'est dans l'ordre à peu près général qu'il nous faut aller chercher nos ressources, jusqu'au moment où Dieu nous inspire autrement.

Vos chères petites filles, dans les soins qu'elles réclament, peuvent vous être d'un admirable secours; faites-vous une tâche positive dans leur éducation; travaillez sur un objet quelconque pour les instruire. Réglez bien votre journée, il n'y a que cela pour abrégier leur longueur accablante pour tout ce qui souffre. Vos petites ont déjà deux mères; ce que je leur désire maintenant, c'est deux gouvernantes.

Paris, 24 décembre 1830.

Chère Hélène, j'ai su que vous aviez été inquiète de votre fille, avec toute raison d'abord, car tout mal peut croître, et puis avec cette autre raison du cœur si puissante, si sage, quoi qu'on dise, mais qui seulement ne se formule pas et ne se démontre pas si bien. J'ai souffert avec vous, ma pauvre amie, c'est la seule chose que laisse faire l'absence; en faisant taire les gronderies qu'on recommencerait peut-être si on était ensemble. Les dernières nouvelles nous montraient Pauline en pleine convalescence; il y a sûrement de la croissance dans cette petite maladie à son âge, elle se mêle à tout: l'arbre pousse, étend ses branches dans tous les sens, et il serait difficile que cette extension s'opérât sans que l'harmonie et l'ensemble n'en souffrit un peu. Marie est jusqu'ici le turc de la famille et Dmitri, à ce que me mande votre sœur, est tout à

fait remis ; ses études sont bien rétablies aussi de leur interruption. Voilà donc le petit cercle dans lequel vous vivez, disposé maintenant à ne mêler aucune alarme aux consolations qu'il vous donne.

C'est le tour maintenant des préoccupations publiques, car Dieu nous aime assez pour ne pas nous laisser sans épreuve ! Le choléra de la Pologne est encore plus redoutable que l'autre ; que de coupables et que de malheureux encore cela va faire ! Les événements, plus forts que tant de consciences faibles, sont peut-être les plus affligeants de tous.

Comme je comprends tout ce que vous me dites de vos impressions, et comme j'ai reconnu la justice de votre cœur dans l'appréciation que vous faites des douceurs qui vous sont encore accordées. Il faut bien, lorsqu'on est condamné à entrer dans une route nouvelle, qu'un instant les rouages s'arrêtent ; mais la vraie continuité, la véritable identité se retrouvant dans nos vues, nos opinions et nos sentiments, on se refait bientôt tout soi, on se retrouve compact, et, en doublant le pas, le temps perdu par l'interruption se répare.

Quelque part que vous alliez, ma bonne chère Hélène, vous saurez retrouver ou créer autour de vous des intérêts et de douces habitudes ; c'est de quoi distraire le *Heimweh*¹ de l'Italie, en alimentant toujours davantage le *Heimweh* de la véritable patrie.

Chère Hélène, vous avez donc apprivoisé Eudoxie, et vous l'avez mise en valeur sur tous les points en vous faisant adorer d'elle. Il y a vraiment dans la vie si peu de choses qui aillent à elles toutes seules, que lorsque l'on veut que des rapports subsistent, il faut souvent y porter une main habile et surtout ne pas enregistrer les froissements. Ah ! qu'il serait sage de ranger toujours sur la même ligne les petites joies et les petites peines, sans permettre de se les exagérer jamais ! Sans elles, il y aurait encore tant à faire et à souffrir !

Laissez-moi vous parler de notre ami Labenski, qui vous intéresse

¹ Mal du pays.

beaucoup, et que vous aimeriez bien davantage encore si vous pouviez voir comme moi tout ce que les circonstances ont développé en lui de rare délicatesse ; quand je dis développé, je me sers d'une expression bien impropre, les événements montrent les hommes tels qu'ils sont, ils ne les font pas. J'ai rarement vu une sensibilité plus sincère, moins fastueuse, une plus grande pureté d'âme et plus de loyauté dans tous les sentiments. L'empereur n'a pas un plus fidèle sujet, et de cette fidélité de bon aloi dont l'essence est vraiment de la noblesse. Je suis bien aise, ma chère Hélène, de pouvoir tracer un éloge si sincère, et de savoir, en vous l'adressant, qu'il sympathisera avec le jugement que vous en avez formé. Ne l'oubliez pas, cet excellent homme, ni auprès de votre sœur ni auprès du comte. Le jour où sa position sera fixée d'une manière plus heureuse sera vraiment une fête aussi pour moi.

Je suis chargée de mille choses pour vous de la part de Yermolof que je vais perdre à mon très-poignant regret ; il me manquera beaucoup et chaque jour ; c'est de ces vides que la société ne remplit pas ! Il part jeudi pour l'Angleterre, quittant son établissement, ses affections, ses habitudes, pour se soumettre à l'ordre donné par l'empereur. Son peu de fortune et sa mauvaise santé auraient pu lui fournir beaucoup mieux que des prétextes, mais c'est un de ces hommes qui ne reculent jamais devant quelque chose qui s'appelle un devoir et dont les bons sentiments suffisent à tout.

Adieu, ma bonne chère Hélène, je vous embrasse de cœur et d'âme.

Paris, 7 janvier 1831.

Vous lisez de l'italien, chère Hélène, et moi de l'allemand avec un des professeurs allemands qui m'ont été légués par la révolution de 1830, un débris de l'éducation de M. le duc de Bordeaux. C'est Klopstock qui se place ici en regard de Dante, et si Klopstock est vaincu comme force de tête, étendue et sublimité, variété de connaissances et d'idées, il ne l'est pas comme sentiment ; cette poésie pieuse et recueillie dispose à la prière, elle est presque la prière elle-même, seule source de la grandeur progressive de l'âme humaine.

Paris, 15 mars 1831.

Ma chère Hélène, je suis bien fatiguée d'un énorme courrier, mais je ne veux pas perdre cette occasion de vous dire que je compatis de cœur à la tristesse où vous êtes. Elle n'est peut-être pas fondée, l'énergie de votre volonté ne répond peut-être pas au désir que vous avez d'une résignation parfaite, vous vous confiez et peut-être ne vous abandonnez-vous pas. Croyez, du reste, que je fais la part de l'excitation où vous a mise l'indisposition de Pauline, puis tant d'autres inquiétudes ; mais, chère amie, les maux incidentels, les plus justes préoccupations ne nous manqueront jamais, c'est la vie et son cortège ; c'est d'être plus forte qu'elle qu'il nous est demandé, et cette force ne saurait être conquise, assurée, que par le déplacement du centre naturel de nos pensées et de nos affections. Ce qui sauve les personnes dont les principes sont faux, c'est d'y être inconséquentes ; ce qui perd celles qui s'appuient sur la vérité, c'est d'être infidèles à ses conclusions. Une fois qu'une conviction ardente a prononcé le nom de Dieu, toutes les choses de ce monde ne doivent plus être considérées que de ce point de vue unique et sacré. N'êtes-vous pas toujours sous sa main, et, puisque vous avez cru faire pour le mieux, n'avez-vous pas en lui le témoin de vos difficultés et de vos souffrances ? Laissez-le agir, chère bonne amie, sa miséricorde et sa puissance sauront bien modifier votre situation et vous diriger s'il le faut dans des voies nouvelles.

Rien de ce qui vous peine aujourd'hui ne me surprend, et cependant j'ai été d'avis que vous l'affrontiez, parce que c'était le parti le plus simple, le plus raisonnable, et qu'il faut en avoir épuisé les ressources pour oser se confier à d'autres déterminations. Courage donc, chère Hélène, vous êtes si bonne, si tendre de soumission, si remplie du désir de bien faire, que le sentiment d'une protection toute particulière ne devrait jamais vous manquer ; dites-vous seulement que vous voulez tout attendre de Dieu, maintenez-vous dans cette disposition et vous verrez quel doux apaisement suivra de ces déchirantes angoisses.

LES DERNIERS CARAÏBES

L'haleine de l'homme est mortelle à l'homme : cet aphorisme hygiénique peut s'appliquer, dans toute sa rigueur, à l'influence exercée par la race caucasique sur celles avec lesquelles elle s'est mise en rapport.

Depuis que les découvertes des navigateurs du commencement du xv^e siècle ont révélé l'existence d'un monde nouveau, habité par une population nombreuse, nous avons vu notre race, envahissante et cruelle, arracher leurs territoires à leurs légitimes possesseurs, réduire ceux-ci en esclavage, ou les exterminer impitoyablement. La liste est longue des peuples déjà disparus ou sur le point de disparaître de la surface de la terre, dans l'espace de temps, relativement si restreint, de quatre siècles.

Encore un peu, et les derniers survivants de ces nombreuses tribus qui peuplaient les immenses forêts du continent américain, reculant sans cesse devant les envahissements du yankee, pionnier de notre civilisation moderne si vantée et qui mérite si peu de l'être, vont bientôt cesser d'exister. Que sont devenus les Algonquins, les Hurons, les Iroquois, les Natchez, les Mohicans ?

Que reste-t-il maintenant des peuples qui occupaient les innombrables îles de l'Océanie ? Quelques groupes qui s'éclaircissent de jour en jour davantage.

La décroissance de la population dans ces îles suit une progression véritablement effrayante. Je ne veux qu'indiquer ici les causes auxquelles on attribue ce mal, désormais incurable.

La plus active; au début du moins, fut certainement l'extermination à main armée; puis, d'autres causes, qui ne tiennent qu'indirectement aux envahisseurs eux-mêmes, sont venues s'ajouter à la première: ces populations imprévoyantes, dépossédées des vastes territoires qui suffisaient par leurs productions spontanées à leur entretien, n'ont pas su ou n'ont pas voulu suppléer, par leur travail et par leur industrie, à l'espace qui leur faisait défaut, et la famine est arrivée!... Ceux d'entre ces peuples qui ont été soumis à la domination étrangère, se sont rapidement éteints dans l'esclavage: toujours libres jusque-là, ils ne pouvaient vivre qu'en liberté. Puis, dans les contrées où nous sommes venus mêler à ce sang jeune et riche, notre sang, vicié par une civilisation décrépite, des maladies inconnues d'elles se sont abattues sur ces malheureuses populations, et les ont décimées mieux que ne l'avaient su faire leurs avides conquérants. Enfin, pour les dominer plus facilement, nous avons surexcité leurs appétits grossiers et leurs vices, et l'eau de feu a dignement achevé l'œuvre d'extermination.

Mais ces tribus sauvages, qui se livraient entre elles à des guerres continuelles, luttes sanglantes dont l'enjeu était la personne même du vaincu, alors réduit en esclavage et trop souvent destiné à alimenter d'épouvantables festins, méritent-elles nos sympathies et nos regrets?

Oui, certes, il y avait là, pour la civilisation chrétienne de l'Europe, un grand devoir à remplir: il n'a pas été rempli. Il fallait instruire ces peuples, les corriger, et non les exterminer. Il fallait apporter à ces malheureux la parole de Jésus-Christ, non des fers. Mais les conquérants rendirent inutiles tous les efforts des missionnaires.

Ce fut plus pour gagner des âmes à Dieu que des royaumes au roi d'Espagne, que Christophe Colomb revint vers ces contrées révélées à l'Europe par son génie puissant. Mais, hélas! il fut accompagné par une foule d'aventuriers avides, qui ne virent, dans cette découverte d'un monde, qu'un champ plus vaste ouvert à leur insatiable avidité, et Christophe Colomb lui-même ne tarda pas à être victime de ses indignes compagnons, soldats révoltés contre leur chef.

Les nations nouvellement découvertes n'étaient pas toutes plongées dans les ténèbres, ni toutes dans l'abaissement. Les Espagnols, en effet, ne trouvèrent-ils pas une civilisation très-avancée au Mexique et au Pérou? Que reste-t-il cependant de ces peuples, braves, instruits et intelligents? Quelques milliers d'îlotes, que les fils des conquérants considèrent comme des bêtes de somme.

Parmi ces races éteintes, il en est une qui nous intéresse particulièrement: je veux parler des Caraïbes, avec lesquels se trouvèrent en rapport les premiers colons français qui allèrent fonder des établissements aux Indes occidentales.

J'ai mis les Caraïbes au rang des races disparues; ce sera vrai demain, mais aujourd'hui je n'ai pas complètement raison: une petite tribu a survécu. Ce sont les derniers représentants de ce peuple, jadis nombreux, qui occupait toutes les petites Antilles; qui fut si intimement mêlé à notre histoire coloniale; que nous eûmes tantôt pour allié fidèle, tantôt pour adversaire courageux; qui lutèrent avec un héroïque acharnement pour la défense de leur patrie.

Cette petite tribu, de trois cents âmes environ, est cantonnée dans un des districts les plus écartés de l'île de la Dominique, possession anglaise des Antilles. Un missionnaire français, appartenant au diocèse de Roseau, à la tête duquel se trouve M^{re} Poirier, un Breton, qui fut officier de marine avant d'être prêtre, gouverne les débris de ce qui fut un peuple: gouvernement doux et facile. Ces Caraïbes, tous catholiques, se livrent à quelques travaux des champs, à la pêche, tressent de menus ouvrages en latanier, et, le reste du temps, ils le passent dans le silence, dans l'immobilité, dans la contemplation. Ils semblent attendre, avec une résignation pleine de grandeur, . . . la mort.

Dans quelques années, quand le prêtre qui est au milieu d'eux aura béni la tombe du dernier Caraïbe, que restera-t-il de ce peuple? Rien! Et une page de l'histoire de l'humanité, une des plus tristes pages, sera déchirée à tout jamais. La langue qu'ils ont parlée, n'ayant jamais été fixée par l'écriture, est déjà morte.

Avant que le souvenir de ce peuple ne s'éteigne complètement, qu'il me soit permis d'en retracer rapidement la physionomie.

« Lorsque les Espagnols abordèrent aux Antilles, ils rencontrèrent deux populations de mœurs différentes, et qui leur semblèrent, en conséquence, appartenir à deux races distinctes. L'une habitait principalement les grandes îles de Cuba, Saint-Domingue, Porto-Rico, la Jamaïque : c'est celle que Colomb appela les *Indiens*; l'autre occupait les plus considérables des îles du Vent : c'était la population des *Caraïbes*. La première était d'un caractère doux, pacifique et hospitalier; l'autre était cruelle et inhospitalière¹. »

La physionomie identique des deux peuplades a conduit M. Bory de Saint-Vincent à les confondre dans une même race; pour lui, ce sont des tribus différentes de la race rouge qui peuple tout le continent américain. Quel fut le berceau du peuple caraïbe? Est-ce un rameau détaché du groupe qui occupait le bassin du Mississipi, et qui aurait passé dans les Antilles par la Floride; ou bien les Caraïbes venaient-ils des plaines que baigne l'Amazone, tandis que les Indiens venaient de l'Amérique du Nord? Cette dernière hypothèse, par l'opposition du point de départ, expliquerait la différence de mœurs entre les deux peuples.

Quoi qu'il en soit, c'était une belle race. Les hommes, d'une taille au-dessus de la moyenne, étaient bien faits et bien proportionnés. Ils n'avaient pas les extrémités grêles comme beaucoup de peuplades sauvages. Les traits de leurs visages étaient réguliers et agréables. Le front cependant était déprimé, ce qui tenait à ce que la coutume voulait impérieusement qu'on déformât la tête aux enfants, en leur appliquant sur le front une planchette, liée fortement derrière la nuque; leurs yeux, généralement grands, étaient noirs et pleins d'intelligence. Leurs cheveux, également noirs, plats et longs, étaient lustrés avec de l'huile de palma-christi. Les dents, fort belles et fort blanches, étaient verticales et bien rangées. Leurs oreilles, leur nez, leurs lèvres, étaient ornés de boucles métalliques, appelées *caracolis*. Peu ou point de barbe: ils s'épilaient avec soin. Leur peau, bistrée, d'une teinte rougeâtre, rappelant celle du cuivre, dis-

¹ *L'Univers*, par Élias Regnault, 1849.

paraissait sous une épaisse couche de dessins capricieux aux belles couleurs, carmin et noir. La première était obtenue avec le roucou, détremé dans l'huile de palma-christi; la seconde, à l'aide du jus de la pomme de *génipa*. Ces dessins variaient avec les circonstances de la vie, et la toilette du Caraïbe pendant la paix ne ressemblait pas à celle qu'il revêtait pour aller en guerre, à la chasse, à une visite ou à l'enterrement d'un parent. C'étaient leurs femmes qui les peignaient de la sorte et fort habilement.

Celles-ci, plus petites, bien faites, généralement grasses, avec un visage rond, une bouche petite, des dents blanches, avaient un air gai, ouvert et riant. Elles étaient, au dire du Père Labat, fort réservées et fort modestes¹.

Elles étaient, elles aussi, peintes au roucou, mais non avec le suc de la pomme de génipa: c'était pour elles un fruit défendu, réservé exclusivement à l'usage des hommes. Leurs cheveux, parfumés à l'huile de ricin, étaient élégamment attachés derrière la tête. Outre les beaux dessins rouges qui ornaient leurs corps et qui pouvaient bien passer pour un vêtement complet, elles portaient une espèce de pagne, appelé *camisa*, leur ceignant les reins et brodé de grains de rasades (petite perle de verre de différentes couleurs). Cette toilette était complétée par de nombreux anneaux et colliers en verroterie, par des bracelets aux poignets et au-dessus du coude, et par une bande de coton fixée au-dessus de la cheville, qui s'appelait *brodequin*, et que la jeune fille caraïbe ne revêtait qu'à l'âge de la puberté.

Le Caraïbe, comme tout homme qui vit perpétuellement en face de la nature, était taciturne, il était rare de l'entendre rire aux éclats, si ce n'est quand il s'était livré à l'eau-de-vie, liqueur pour laquelle il avait une appétence toute particulière.

Le Caraïbe était patient, défiant, hospitalier et généreux, mais implacable dans ses ressentiments, le plus indolent des hommes, quand il n'était pas fouetté par une passion vive. « Ce sont les plus indolentes créatures qui soient sorties des mains de Dieu », dit le

¹ *Nouveau voyage aux îles de l'Amérique*, par le R. P. Labat, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, 1742, Paris.

P. Labat. Il était courageux et poussait jusqu'au stoïcisme le mépris de la mort.

Comme dans presque toute société primitive, la femme occupait un rang inférieur : la polygamie était l'usage reçu.

Le Caraïbe, exclusivement occupé de guerre, de chasse et de pêche, considérait la femme comme un être au-dessous de lui ; ce qui ne l'empêchait pas d'être affreusement jaloux. La femme avait pour son mari le plus profond respect ; il était inouï de la voir manger avec lui, ou même en sa présence.

Les principales occupations de la femme consistaient à préparer et à servir les repas, à faire la cassave, à tresser les hamacs, à peindre au roucou l'épiderme de leurs maris ; en un mot, tous les travaux les plus pénibles étaient dévolus à la femme.

L'enfant était promptement enlevé aux soins de sa mère, si c'était un garçon, et son éducation virile commençait sous la direction du père. Celui-ci lui apprenait à tirer de l'arc, et l'enfant arrivait promptement à une grande adresse dans cet exercice ; puis il l'habitua à manier le *bouton*, sorte de massue en bois dur, et le coutelas, qu'il portait dès lors à sa ceinture ; il lui apprenait aussi à confectionner les flèches et à les empoisonner à l'aide du suc du mancenillier.

Quand le jeune Caraïbe était arrivé à l'âge d'homme, il prenait une ou plusieurs femmes, choisies ordinairement parmi ses proches.

Les Caraïbes parlaient deux langues, la langue usuelle et la langue politique, que les hommes seuls possédaient : de la sorte le secret de leurs résolutions guerrières était fidèlement gardé : ceci n'est point fait pour donner une haute idée de la discrétion des femmes caraïbes.

Chez les Caraïbes on rencontrait des notions religieuses. Ils croyaient à un premier homme, père de tous les autres, adoraient des dieux bons et méchants ; mais ne faisaient jamais d'offrandes qu'aux mauvais esprits. — Ils se convertissaient volontiers à la religion chrétienne, pourvu qu'ils y fussent amenés par les présents

du parrain ; mais ils retombaient bientôt dans leurs anciens errements, afin de pouvoir, à l'occasion, tirer profit d'une nouvelle conversion, aussi sincère que la première.

Voilà le peu que je sais du peuple caraïbe ; je ne crois pas qu'un travail complet ait jamais été publié sur ce très-intéressant sujet.

Il y aurait à recueillir, dans la tribu de la Dominique, de précieux documents ethnologiques et anthropologiques, qui, hélas ! manqueront bientôt, en même temps qu'un pieux souvenir à déposer sur le tombeau de ce peuple si malheureux.

Ces lignes tomberont peut-être sous les yeux d'un des zélés collaborateurs de M^{sr} Poirier, et mon appel sera entendu, je l'espère. Il y a là une noble tâche à remplir : l'histoire d'une race à sauver de l'oubli !

LÉON BLÉVEC.



LORD BROUGHAM

ÉTUDE SUR LORD BROUGHAM, discours prononcé à l'ouverture de la Conférence des avocats, le 30 novembre 1872, par M. Franck Chauveau, docteur en droit. — Paris, Dentu.

Lors même que l'auteur de ce travail ne serait pas Breton, Nantais, d'origine, la valeur littéraire de son œuvre, le sujet traité, sa portée et les leçons qui en découlent, mériteraient encore une mention dans ce recueil.

Malgré notre déplorable ignorance des choses et des hommes de l'extérieur, ignorance dont nous portons si durement la peine, lord Brougham n'était pas pour nous un inconnu, avant que M. Franck Chauveau nous racontât sa vie. Si nous ignorions ou ne connaissions que vaguement les particularités de celle-ci, le renom de l'illustre Anglais était venu jusqu'à nous. Lord Brougham a d'ailleurs passé la dernière partie de son existence en France, il y est mort et il y repose ; il a été membre de notre Institut ; il fut enfin l'ami de notre Berryer, son digne émule en gloire oratoire. Le rôle éclatant et prolongé qu'il a joué dans son pays comme avocat, jurisconsulte et homme politique, venait s'unir à ces divers titres pour lui mériter fort justement un panégyrique devant le premier de nos barreaux. L'honneur de le prononcer a été brillamment conquis par notre jeune compatriote dans le concours annuel ouvert entre les mille ou douze cents stagiaires du barreau de Paris. Mieux qu'aucun de ses rivaux, d'ailleurs, il était préparé à cette tâche. Outre des

études de droit poursuivies avec un éclat inaccoutumé, et un talent déjà fort remarqué, dont ces premiers succès étaient le gage, et dont nous donnerons plus loin de probants spécimens, M. Franck Chauveau connaissait l'Angleterre. La prévoyance éclairée d'un père, homme supérieur lui-même, à qui une mort prématurée et récente n'a pas permis de jouir des succès, en grande partie son œuvre, de son fils, — avait ouvert de bonne heure à celui-ci la voie de cette éducation pratique, à l'anglaise, de cette expérience personnelle, que rien ne remplace. Tout jeune encore, quasi enfant, le futur panégyriste de Brougham, voyageant à l'étranger seul et livré à lui-même, pouvait étudier de près cette société, ces institutions anglaises qu'il devait un jour si pertinemment nous dépeindre. Ce contact, cette étude devaient imprimer à son esprit, naturellement réfléchi et sérieux, une précoce maturité, en même temps qu'une indépendance de pensée et de jugement, qui, moins bien réglée, pourrait être un danger.

Laissons un instant le panégyriste pour parler du héros. Né à Edimbourg en 1778, Anglais par son père, descendant par sa mère de ces austères presbytériens-puritains écossais, dont plusieurs, concurremment avec lord Baltimore et ses compagnons catholiques, persécutés comme eux, allèrent à la fois chercher et porter en Amérique la liberté, et fonder la future république des États-Unis ; Brougham fut d'abord élevé par son grand-oncle maternel, le célèbre historien Robertson, et sa grand-mère, une Cornélie écossaise, puis, à la fameuse université d'Edimbourg. L'enfant montra tout d'abord les qualités qui devaient le distinguer un jour, une singulière ouverture d'intelligence, une rare puissance de compréhension. Rhétorique, philosophie, mathématiques, histoire, jurisprudence, économie politique, langues anciennes et modernes, sciences naturelles, médecine, théologie même : tout était bon dès lors à ce robuste appétit intellectuel. Ce fut après cette forte éducation domestique et scolaire, que Brougham affronta le barreau d'abord, puis la vie politique, où il eut pour rivaux ou prédécesseurs immédiats les plus grands orateurs

qu'ait eus l'Angleterre dans l'un et l'autre genre : au barreau, Erskine et Romilly ; à la tribune, Burke, Pitt, Fox, Sheridan, Wyndham, Canning.

Le moment était bon pour débiter dans la vie publique. La France convalescente se remettait à peine du premier, du plus terrible de ces accès de fièvre chaude, de folie furieuse, qui la mettent périodiquement à l'agonie, et menacent de la tuer. L'empire était venu, autre gigantesque folie, qui, en guérissant notre pays de la première, faillit lui être également mortelle. Plus prudente et mieux inspirée, l'Angleterre voyait s'ouvrir devant elle l'ère, non point de ces fiévreux et stériles soubresauts, mais des réformes pacifiques et progressives, lentement et sagement accomplies, à la double lumière de l'expérience et d'un bon sens supérieur. Brougham allait prendre largement sa part, prépondérante souvent, dans ce grand travail. Instruction et éducation ; misères sociales, revers de cette brillante médaille des libertés et des prospérités britanniques ; législation, si complexe et si confuse dans ses vieux errements, pieusement conservés avec ce culte pour le passé, dont l'excès nous ferait tant de bien, à nous qui n'avons qu'un ingrat et ignorant mépris pour le passé de notre histoire, et ne prisons que les dangereuses nouveautés ; institutions parlementaires ; abolition de la traite des noirs ; émancipation des catholiques, trop tardive réparation de cette longue persécution, souvent sanglante, que l'on pourrait appeler une Saint-Barthélemy de trois siècles : — aucune des réformes accomplies en ces points divers et si importants, qui n'ait eu Brougham pour coopérateur, ou même pour instigateur.

Car ce fut un formidable champion que cet homme, aussi terrible aux causes qu'il attaquait qu'irrésistible défenseur de celles qu'il plaidait. Nature puissante et rare, celui qu'on a appelé le « gigantesque Brougham » fut en effet une façon d'Hercule oratoire, pour l'importance et la multiplicité des travaux opérés. Deux à trois cents discours par session, présidence d'innombrables *meetings*, ouvrages et brochures publiés sur les questions les plus variées, collaboration des plus actives à la célèbre *Revue d'Edimbourg*, dont il fut

l'un des fondateurs, — sa prodigieuse activité suffisait à tout. Un jour, ne vit faire près de deux cents kilomètres à travers villes et bourgs, prononcer neuf discours dans neuf lieux différents ; et le lendemain le retrouvait dispos et prêt à recommencer ! Écoutez plutôt ce portrait tracé de main de maître par son biographe :

« Ame violente dans un corps de fer, esprit chercheur et prodigieusement appliqué ; mémoire incomparable, indomptable énergie ; ... railleries formidables, apostrophes écrasantes... c'é-
tait l'éclair plutôt que le rayon... A la fois jurisconsulte,
homme d'État, savant distingué, grand orateur, pendant
plus d'un demi-siècle il a lutté par la parole ou par la plume,
à la barre des tribunaux ou dans les assemblées, pour toutes
les grandes causes qui agitaient le monde et passionnaient
son pays ; et il a mérité cette fortune, bien rare dans la carrière
ingrate des réformateurs, de voir ses idées, pour la plupart, con-
sacrées par les lois et sanctionnées par l'histoire. »

Arrivé au sommet des honneurs par la seule puissance du talent, pair, chancelier, idole du peuple, l'illustre orateur, devenu lord Brougham, fut, à son heure, le premier citoyen, le véritable roi de l'Angleterre.

Nous ne suivrons pas M. Franck Chauveau dans le détail du si intéressant exposé qu'il nous trace de la vie publique de son héros. Nous ne pouvons toutefois en oublier l'un des plus célèbres épisodes, dont le jeune orateur a su faire tout un drame, et des plus saisissants : nous voulons parler du procès fameux de la reine Caroline, où Brougham, simple avocat, gagna sa cause contre roi et Chambre haute.

Que de passages remarquables, de réflexions fines ou profondes, d'aperçus sensés, n'aurions-nous pas à relever dans cet opuscule, dont l'auteur a su faire comme un traité en raccourci de politique comparative, où les allusions à l'état de notre infortuné pays offrent à chaque pas des enseignements, hélas ! jusqu'ici perdus.

Nous voudrions pouvoir reproduire ici, entre autres pages, celles où M. F. Chauveau nous y dépeint, sous des couleurs si justes, cette

politique anglaise, libérale au dedans, égoïste ou oppressive au dehors ; où il nous décrit, après tant d'autres, et en traits qui n'ont rien du lieu commun, l'orateur, à qui « toutes les facultés humaines obéissent. »

Citons du moins cette page, l'une des plus réussies, à notre avis, de ce discours :

« Regardez cet homme, inconnu peut-être, peut-être sans influence et sans fortune, qui se lève au milieu d'une nation, la plus jalouse de ses traditions et la plus soigneuse de ses intérêts : il heurte les unes et les autres ; il blesse les préjugés et les passions ; il a contre lui tout le monde, presse, magistrats, législature, ceux qui vivent de l'abus et souvent ceux qui en souffrent. Cependant il creuse son dur sillon : il écrit des brochures qu'on ne lit pas ; il va dans les *meetings*, où il prêche son idée parmi les injures ; d'année en année, à travers les échecs et les railleries, il présente au Parlement un bill toujours repoussé, et qu'une Chambre rejette, lorsqu'enfin il a été admis par l'autre. Il ne se décourage jamais. Cependant il n'attend aucune récompense humaine ; il ne se jette pas sur cette idée généreuse comme sur une proie ; il n'en fait pas un marche-pied pour son ambition, ou un piédestal pour son orgueil ; il observe la loi qu'il combat, comme toutes les autres ; il n'est ni un démagogue ni un tribun : il est un réformateur. »

Citons encore cette éloquente et concise péroraison, qui est comme la conclusion et la moralité de cette remarquable étude :

« Et nous, Messieurs, qui vivons dans une époque plus troublée encore, n'oublions jamais que lord Brougham n'eut le pouvoir d'améliorer les lois de son pays que parce qu'il sut leur obéir. Car, si parmi nos discordes et ces tournois misérables, où notre pays est l'enjeu, l'exemple tant de fois invoqué d'un peuple voisin nous inspirait enfin le culte de la loi, la France, assurée désormais, se retrouverait tout entière : nous pourrions regarder le passé sans amertume et l'avenir d'un œil serein. »

Tout le morceau est écrit de ce style clair, aisé et brillant. Pro-

noncé devant le plus difficile et le plus blasé des auditoires, ce discours y a fait sensation. Les juges les plus compétents ont salué dans ce débutant une espérance pour le barreau français, peut-être pour un théâtre oratoire plus élevé encore, espérance déjà en partie réalisée.

Toutefois, nous aurions plus d'une réserve à faire sur la manière dont notre jeune ami apprécie certains faits de notre histoire. Sans méconnaître plus que lui ce que 89 eut de légitime et de salutaire, notre enthousiasme pour ce mouvement est plus modéré quand nous songeons qu'à peine commencé, il allait dévier sitôt pour tomber, des sophistes aux démagogues, les uns engendrant les autres, dans un abîme de boue et de sang où la France pensa périr suffoquée ; — quand nous nous rappelons surtout ces admirables *Assemblées provinciales* dont M. Léonce de Lavergne nous a révélé les travaux, et qui, convoquées par Louis XVI, et sous l'inspiration de ce que les deux ordres du clergé et de la noblesse comptaient de plus élevé et de plus illustre, réclamaient, dès 1788, tout un ensemble de réformes politiques et sociales (dont plusieurs sont encore pour nous à l'état de *desiderata*) avec une hauteur et une largeur de vues, un sens supérieur, un désintéressement, qui étonnent et ravissent, et que l'exil et la guillotine allaient bientôt récompenser. Tout ce que 89 devait contenir de bon était dès lors accompli dans les esprits, en attendant qu'il se réalisât dans les lois et les faits. Mais, comme il devait tant de fois arriver depuis dans ce pauvre pays dévoyé par le sophisme et la basse ambition, ce qui aurait dû n'être qu'une réforme allait devenir une révolution, et la plus hideuse que l'histoire ait vue jamais !

Nous ne serons pas plus indulgent pour la révolution de 1830, « la seule, dit M. Franck Chauveau, qui ait été faite pour la loi, non contre la loi », révolution qui, en réalité, sous prétexte de défendre et de venger un article de la Charte, déchira la Charte tout entière, et qui relança de plus belle notre malheureux pays dans ce tourbillon, un instant suspendu, d'émeutes et d'aventures, sorte de cercle de l'*Enfer* du Dante, où il ne s'arrêtera vraisemblablement

que pour tomber sous le joug d'un despote ou d'un conquérant. De révolution en révolution, de naufrage en naufrage, la France en est arrivée à être quelque chose comme le radeau de la *Méduse*, battu par tous les flots et par tous les vents, où les passagers menacent de s'entre-dévorer (ils ont déjà commencé). Et, pour toute voile à l'horizon, la Prusse, qui guette l'épave pour la capturer... Supposez, au contraire, que la révolution de 1830, et toutes celles qui en ont été la conséquence logique, nous aient été épargnées, à quel degré de prospérité, de grandeur politique, en serait aujourd'hui la France après un demi-siècle de paix intérieure! Combien ont eu raison de se frapper la poitrine, trop tard, hélas! ceux qui, comme M. le duc de Broglie, ont participé, de près ou de loin, à ce fatal événement! Stérile leçon, perdue comme les autres!

Ces réserves faites, il ne nous reste plus guère qu'à louer dans le beau travail de M. Franck Chauveau. N'oublions pas, d'ailleurs, que l'auteur compte à peine vingt-six ans, et qu'il a devant lui un long avenir pour dissiper les juvéniles illusions qu'il pourrait garder encore sur certains hommes et certaines choses, pour achever de mûrir son esprit déjà si mûr. Un jour, sans doute, le panégyriste de lord Brougham aura, comme son héros, la légitime ambition d'aborder la tribune législative. C'est ce jour-là surtout que cette pleine maturité lui sera nécessaire.

Certes, les avocats politiques sont tombés chez nous dans un trop juste discrédit. Ce sont eux surtout qui, esprits chimériques ou fauteurs de la démagogie, ont fait dévier le courant des légitimes réformes, et précipité la France dans le chaos où elle se débat, — à commencer par ces vains et creux avocats Girondins, et cette sinistre trinité d'avocats qui s'appela Danton, Couthon, Robespierre, se guillotinant les uns les autres; et à finir par ces autres avocats que nous avons vus, naguère, aveuglés par la plus prodigieuse infatuation, aussi suffisants qu'insuffisants, oser disposer de la France sans son aveu, et assumer de gaité de cœur la responsabilité de la plus terrible des situations; s'improviser sans façon diplomates, hommes d'État, stratégestes, généralissimes, dictateurs, et ne sachant

qu'organiser la capitulation et la défaite, qu'aggraver les désastres de l'Empire (encore se font-ils de leurs fautes mêmes un piédestal pour continuer d'en imposer à la foule, complice et dupe de tous ceux qui flattent et exploitent ses passions).

Pourtant il faut se garder de trop généraliser. Autre est l'avocat de taverne, dont une faconde sonore et vide constitue le principal talent, et dont toute la science politique consiste à flatter les bas instincts populaires, à faire appel aux brutaux appétits. Autre est le véritable homme de loi, en même temps qu'homme de la loi, sérieux, consciencieux, demandant à l'étude comparative et assidue des législations et des institutions des divers peuples, le secret de la politique et de l'économie sociale; se tenant en garde contre ces subtiles arguties, ce partage, cette banale facilité de parole, prête à plaider indifféremment le pour et le contre, danger et écueil de la profession, qui ont faussé tant d'esprits et nous ont fait tant de mal; mais, examinant prudemment, mûrement, chaque question, à la lumière du sens commun, ce maître suprême et trop dédaigné du talent, de ce simple bon sens qui se fait chez nous de plus en plus rare et dont l'affaiblissement constitue notre plus grave péril.

De ces deux avocats, si l'un peut être le fléau de son pays, l'autre peut en être la lumière, comme lord Brougham.

Nous souhaitons de tout cœur que M. Franck Chauveau réalise un jour, ne fût-ce qu'en partie, le modèle qu'il a si bien su nous peindre. Nous sommes sûr du moins qu'il y tâchera, et que la seconde de ces deux voies sera la sienne.

LUCIEN D.

LE DÉCLASSÉ

XI

Cependant Urbain avait atteint sa dix-huitième année; il fallait prendre un parti. Ses études n'avaient point été brillantes, comme ses tantes s'y étaient attendues; mais, enfin, ses places avaient toujours été passables. Il persistait à vouloir entrer dans les ordres et déjà la tante Mathurine avait fait faire une soutane de drap fin, non sans avoir bien marchandé l'étoffe et chicané le tailleur.

Le vêtement clérical, posé sur un fauteuil dans l'arrière-boutique, faisait l'admiration de toutes les personnes qui y étaient admises. Il y eut bien quelques railleurs, qui firent des remarques malignes, sur la joie excessive des vieilles filles, et sur leur empressement à donner à leur neveu le titre d'abbé; mais ce fut bien pis, et cruel fut le désappointement des épicières, lorsque l'abbé Le Fur vint leur annoncer, qu'après mûr examen, les supérieurs avaient cru devoir déclarer, en conscience qu'Urbain n'était point appelé à l'état ecclésiastique.

— Pauvre cher Urbain! s'écria Madeleine, combien il va souffrir! Il désirait tant être prêtre!

Quant à Mathurine, elle regrettait surtout, ayant acheté une soutane, d'avoir fait une dépense inutile.

En apprenant la décision des supérieurs, le jeune séminariste parut plus irrité qu'affligé. Il y eut même un ton de menace dans sa réponse à l'abbé Le Fur.

Voir la livraison de janvier, pp. 56-65.

— C'est à vous que je dois cet échec, Monsieur, lui dit-il, et sachez que je ne l'oublierai pas! — Il ajouta: S'il s'était agi de mon ancien condisciple, le comte René de Trémeneq, on eût été plus indulgent. Vous eussiez été charmé qu'il fit partie du clergé; car, il est noble et riche, tandis que, par malheur, je ne suis, moi, qu'un enfant du peuple.

— Et moi aussi, mon ami, répondit l'abbé Le Fur avec douceur, et moi aussi, je suis du peuple; et c'est pour ce peuple que je prie, que je travaille, que je me sacrifie chaque jour. Pour lui, à l'exemple du divin Maître, je donne mes sueurs, mes larmes, et je donnerais volontiers mon sang; mais, je dois le dire, je ne vous crois pas capable d'un tel dévouement.

— Et pourquoi?

— Parce que ce n'est pas la charité qui vous guiderait.

— Quoi donc, monsieur l'abbé?

— L'ambition et l'orgueil, mon pauvre enfant. Et avec ces mobiles-là, on ne peut faire qu'un détestable prêtre... Ah! croyez-moi, combattez, pendant qu'il en est temps encore, ces terribles passions, ou elles auront sur votre avenir une influence fatale.

Urbain se tut, mais il jeta sur le prêtre un regard sombre et vindicatif.

Qu'allait devenir ce jeune homme, les portes du séminaire étant fermées? Il n'avait pas une instruction assez supérieure pour être certain de l'emporter sur la foule des concurrents qui sont à la quête des places; et, s'il était encore assez jeune pour apprendre un métier, il était trop orgueilleux pour troquer l'habit du *Monsieur* contre la blouse de l'ouvrier.

Alors, il songea, bien à regret, à recourir aux protections.

Depuis l'école des Frères, il avait eu fort peu de relations avec René de Trémeneq, et, à l'époque où Urbain quittait le petit séminaire, son ami d'enfance n'était plus dans le pays; quoique fils unique, il avait, comme tant d'autres braves et nobles jeunes gens, pris un engagement dans l'héroïque petite armée des Zouaves pontificaux. Sa mère était restée seule dans son château, et, comme

elle avait à Paris quelques connaissances dans les gens haut placés et que les demoiselles Muscas le savaient et l'avaient dit à leur neveu, il résolut d'aller lui faire une visite.

XII

Depuis son enfance, Urbain n'était pas retourné à Trémeneq et tout lui sembla beaucoup moins beau et moins luxueux qu'à cette époque. Il trouva la châtelaine tout aussi grave, tout aussi digne que par le passé; seulement, la mélancolie de ses grands yeux bleus semblait avoir augmenté. C'est qu'elle n'avait plus son cher René, son unique enfant. Elle n'avait pourtant pas cherché à le retenir : la chrétienne l'avait emporté sur la mère, et elle avait envoyé à Pie IX tout ce qu'elle aimait au monde.

Ce jour-là, ses inquiétudes étaient plus vives, car les lettres et les journaux d'Italie annonçaient un combat prochain, entre les zouaves de Charette et les garibaldiens. On se préparait effectivement à la bataille de Mentana.

La comtesse crut, d'abord, que la visite d'Urbain avait pour but de s'informer des nouvelles du jeune comte; elle en fut touchée et reconnaissante, et l'accueillit avec affabilité. Urbain ne manqua pas, assurément, de parler d'abord de son ancien camarade d'enfance, et quand il en fut venu au but réel de sa visite, elle lui répondit avec bonté qu'elle ferait son possible pour l'obliger. Elle ajouta, il est vrai, que depuis longtemps elle avait cessé toutes ses relations, qu'elle ne connaissait plus personne d'influent à Paris, et que, d'ailleurs, ses recommandations seraient mal accueillies des serviteurs de l'empire, les opinions héréditaires de sa famille étant bien connues.

Urbain, mécontent, pensait que la comtesse cherchait des défaites, et allait finir par l'éconduire, lorsqu'elle s'écria tout à coup :

— Mais il me vient une idée, Monsieur Urbain : je puis vous recommander, et je le ferai chaudement, à un Monsieur Vernon, qui a eu les plus grandes obligations à mon mari. Il a justement une place vacante à offrir, il habite N..., depuis peu de temps.

Vos tantes doivent le connaître un peu : c'est le directeur des assurances contre l'incendie. Vous auriez une place qui vous rapporterait douze cents francs par an.

Urbain rougit : comme la plupart des gens médiocres, il avait une haute opinion de son esprit et de sa science. Il trouvait donc la position qui lui était offerte fort au-dessous de celle qu'il avait ambitionnée.

— Douze cents francs d'appointements, c'est bien modeste ! répondit-il.

La comtesse le regarda d'un air profondément étonné. Elle pensait évidemment que, surtout au début, une telle place n'était point à dédaigner pour le fils d'un pauvre cordonnier. Mais, comme elle était trop bonne pour humilier qui que ce fût, elle se borna à engager Urbain à faire ses réflexions.

— Je suis persuadé, Madame, répondit le jeune homme, qu'avec ce que j'ai acquis d'instruction, je pourrais trouver, à Paris, une position moins précaire.

— N'allez pas à Paris ! s'écria-t-elle avec une vivacité qui ne lui était pas habituelle. Que de jeunes gens sont allés se perdre dans ce gouffre ! Quelle que soit votre instruction ou votre aptitude, Monsieur Urbain, êtes-vous certain de réussir, où tant d'autres ont échoué ? Songez que chacun maintenant veut arriver, veut tenter la fortune, et qu'à la porte de toutes les places, les concurrents se pressent.

— Je ne l'ignore pas, Madame; mais enfin, quelques-uns finissent par parvenir : pourquoi ne serais-je pas de ce nombre ? J'ai fait mes classes, et je ne suis pas plus sot qu'un autre. Au surplus, mes tantes sont comme vous, Madame, et non-seulement elles ne sont pas d'avis que j'aie chercher la fortune à Paris, mais elles s'y refusent positivement.

— Cela prouve en faveur du bon sens des demoiselles Muscas, et de l'intérêt qu'elles vous portent. Croyez-moi, mon cher Monsieur, restez près de vos tantes. Ne vous laissez point aller à des rêves d'orgueil ou d'ambition. Souvenez-vous de la fable si vraie de l'homme qui cherche la fortune, et de celui qui l'attend dans son lit.

Bref, Urbain remercia la comtesse, de son plus gracieux sourire, et se résignant, comme pis-aller, à accepter ses offres obligeantes, il se décida à faire, le lendemain, une visite à M. Vernon, directeur, à N. . . , de la compagnie du *Phénix*, assurances contre la grêle et l'incendie.

XIII

A ce moment de notre récit, Rose Falec était âgée de vingt-quatre ans, et elle était réellement belle et charmante. Son jeune cousin l'admirait fort; il était impossible qu'il en fût autrement, et même il n'était pas difficile de s'apercevoir qu'il ne la regardait plus tout à fait comme une sœur aînée. Rose avait aimé Urbain dès les premiers jours, d'abord par compassion, par bonté pour le pauvre orphelin. Après Madeleine, elle était devenue sa protectrice, son refuge dans ses petits chagrins d'enfant, et, peu à peu, sa confidente, son amie. Rose était douée d'une âme pieuse et forte, fervente et courageuse, mais très-tendre et très-sensible; jamais elle ne songeait à la reconnaissance; elle aimait pour le bonheur d'aimer; et bientôt, à son insu, elle préféra Urbain à tout en ce monde. Et, soit que la bonne tante Madeleine eût aimé d'amour au temps de sa jeunesse, soit que son extrême tendresse de cœur lui tint lieu d'expérience, elle ne tarda pas à deviner la sympathie qui existait entre les deux orphelins; loin de s'en effaroucher, elle s'en réjouit intérieurement. Elle songea même, malgré la différence d'âge, puisque Rose avait sept ans de plus que son ami, à les unir un jour, et à les mettre à la tête du magasin d'épicerie.

Cette pensée paraît étrange au premier abord; mais Rose avait une figure si suave et si candide, qu'on ne lui aurait pas donné plus de dix-huit ans, tandis qu'Urbain, avec son teint brun, ses épais sourcils et ses cheveux, qui étaient devenus très-noirs, paraissait beaucoup moins jeune qu'il ne l'était.

Le caractère du jeune homme laissait, il est vrai, beaucoup à désirer; il était parfois sombre, brusque, emporté; mais son cœur avait de bons élans, et puis Madeleine se figurait que l'amour peut

tout adoucir, et que le charmant naturel de Rose triompherait de la rudesse d'Urbain. Cependant, la respectable tante crut prudent de ne faire part à personne de ses remarques et de son rêve d'avenir. Comme le présent était heureux, elle craignait d'y rien changer. Le jeune homme passait toutes ses soirées chez ses tantes, dans cette modeste arrière-boutique, où rien n'avait changé depuis son enfance. Seulement, Zozo, le gros angora noir, manquait au tableau; il avait depuis longtemps rejoint ses aïeux, et était remplacé avantageusement par une petite chienne brune, au collier rouge, qui répondait au nom de Finette. Pendant que, comme à l'ordinaire, les deux vieilles filles faisaient leur tricot, Urbain, assis près de la table où sa cousine travaillait à une tapisserie, l'entretenait de ses projets, de ses espérances, et Rose qui, d'abord, avait ri et plaisanté de l'ambition du jeune homme, en était venue à y applaudir. Elle admirait l'instruction d'Urbain qui, bien que supérieure à la sienne, n'en était pas moins très-médiocre, et, petit à petit, sans s'en apercevoir, elle faisait comme toutes les femmes qui aiment, elle plaçait son ami sur un piédestal. Pauvre fille! elle ne voyait pas que, par les louanges qu'elle lui prodiguait, elle exaltait cet orgueil qui était sa passion dominante.

XIV

Après l'heureuse et glorieuse bataille de Mentana, les ennemis du Saint-Père étant vaincus, du moins pour un temps, le jeune zouave pontifical René de Trémeneq, dont l'engagement avait pris fin, était revenu près de sa mère. On comprend avec quelle joie il fut accueilli, et avec quelle reconnaissance la tendre mère remercia Dieu de lui avoir conservé son fils. Comme il lui paraissait noble et beau dans son uniforme de volontaire! Maintenant, sa démarche avait quelque chose de plus résolu. Ses beaux cheveux blonds, son visage, rose et candide comme celui d'une jeune fille, contrastaient avec sa tenue militaire, et toute sa physionomie rayonnait de ce contentement qui suit toujours le devoir accompli ou l'acte héroïque.

La comtesse ne se lassait pas de l'entendre parler de Rome, de Pie IX, du brave Charette ; et comme, en dépit de l'égoïsme de notre temps, tout sacrifice impose l'admiration, les habitants de la petite ville s'empressèrent de venir féliciter le jeune zouave. L'heureuse mère les accueillit avec plaisir ; car, pendant l'absence de son fils, elle avait déjà reçu de nombreux témoignages de sympathie, de ceux mêmes qui, jusqu'alors, avaient semblé indifférents, sinon hostiles. D'ailleurs, les inquiétudes d'une mère trouvent toujours de l'écho dans le cœur des autres mères, et les dames de N... avaient souvent envoyé demander des nouvelles du comte de Trémeneç, ce dont la comtesse avait été profondément touchée. Elle résolut donc, quoique depuis son veuvage elle n'eût jamais adressé la moindre invitation aux habitants de N..., elle résolut, dis-je, de leur donner une fête pour célébrer l'heureux retour de son fils.

Cette nouvelle, qui se répandit bientôt, causa la plus vive agitation à Urbain : serait-il du nombre des invités ? Le jeune comte se souviendrait-il de son camarade d'enfance, ou bien plutôt n'en rougirait-il pas ?...

— Je n'ai pas la moindre envie de danser, disait-il à Rose ; mais, si j'allais à cette fête, ce serait une excellente occasion de me faire connaître des gens comme il faut, qui pourraient peut-être me faire arriver ; car, en vérité, j'ai trop d'éducation pour rester éternellement dans un bureau d'assurances ou dans un magasin d'épicerie.

— Sans doute, répondit la jeune fille. Il faut espérer que tu seras invité, mon cher Urbain.

— Mon enfant, dit la tante Madeleine, qui avait entendu cette conversation, ne te figure pas que tu sois de cette fête.

— Comment, ma tante ? Ne suis-je pas au mieux avec la comtesse ?

— Elle t'a reçu avec bonté, elle t'a protégé auprès du directeur des assurances, mais elle ne t'invitera pas.

— Est-ce que je ne suis pas un des amis de son fils ?

— Le jeune comte est un charmant garçon, point fier, il me salue toujours jusqu'à terre, il vient te voir dans ta chambre ; mais il sait, aussi bien que sa mère, que tu n'es pas de leur monde.

— En effet, ajouta rudement la maussade Mathurine, qu'est-ce que tu irais faire au milieu des aristos du pays ?

— Mais, ma tante, il y aura aussi beaucoup de bourgeois de la ville.

— Ah bien ! oui ! des huppés ! Mais ne sait-on pas, Urbain, que tu n'es que le neveu des épicières de la Grand'Rue, et le fils d'un pauvre cordonnier ? Il faut que chacun reste dans sa classe.

— Ma sœur a raison, ajouta Madeleine ; mon défunt père le disait aussi : il faut rester dans sa classe.

— Il ne fallait donc pas m'en tirer ! s'écria le jeune homme en rougissant de colère. Pourquoi m'avoir fait donner de l'éducation, si je ne devais jamais sortir de mon ignoble sphère ?

A ce dur reproche, Madeleine était près de pleurer, et Mathurine de se révolter, lorsque Rose accourut, joyeuse comme un rayon de soleil après l'orage, et remit à son cousin un joli billet parfumé, dont le cachet en cire rouge était armorié.

Urbain quitta soudain son air morose, car il avait deviné que ce pli renfermait une invitation pour la fête du château.

XV

On était alors à la fin de mai ; aussi, le salon de la comtesse de Trémeneç était-il décoré de guirlandes de verdure et de fleurs printanières. Déjà les accords du violon et du piano se faisaient entendre, lorsque le neveu des épicières monta le vaste escalier.

A son entrée dans le salon, il fut d'abord ébloui, charmé, enchanté de se trouver à pareille fête ; car c'était son début dans le monde aristocratique. Il n'avait même jamais assisté à la moindre soirée bourgeoise. Mais bientôt, ainsi que l'avaient prévu ses tantes, son ignorance complète des usages de la haute société le mit mal à l'aise, et, en dépit de son orgueil, il sentit qu'il n'était pas à sa place. Le pauvre garçon ne savait même pas saluer, et, comme il arrive toujours, plus il s'apercevait de sa gaucherie, plus il devenait gauche. D'autant plus que son habit, acheté à bas prix chez un tail-

leur peu habile, était trop étroit et le serrait d'une façon gênante; ensuite il s'apercevait que les doigts de ses gants de chevreau étaient trop longs, et que ses souliers avaient l'air bête. N'osant avancer, Urbain restait près de la porte par laquelle il était entré, serrant contre sa poitrine haletante un feutre tout neuf.

Mais aussitôt que le jeune comte eut aperçu son camarade d'enfance, il quitta le groupe d'hommes qui l'entourait et, courant à lui, il lui présenta cordialement la main, et le conduisit à sa mère, qui, toujours digne et plus gracieuse que jamais, l'accueillit avec une extrême bienveillance. Cependant le jeune orgueilleux se figura qu'il y avait dans cette bienveillance un air protecteur, et il s'en irrita. René de Trémeneq ne s'en aperçut point, ou il attribua l'air maussade d'Urbain à un excès de timidité.

Le jeune comte avait revêtu son simple et glorieux uniforme, sur lequel on voyait briller, à côté de la décoration de Mentana, celle de Saint-Grégoire-le-Grand, que lui avait envoyé récemment le cardinal Antonelli. En général, dans le monde, on n'aime pas à admirer, on préfère le dénigrement; et cependant on était porté à admirer le jeune zouave; on ne pouvait s'empêcher de convenir qu'il était charmant de bonne grâce et de distinction. L'éloge de son héroïque dévouement était dans toutes les bouches. Il y avait pourtant là plusieurs habitants de la petite ville qui n'auraient jamais voulu l'imiter, et qui étaient loin de partager les opinions de la famille de Trémeneq. Cependant, il est juste de dire qu'à N..., ce qu'on appelle le parti avancé ne se compose que de trois ou quatre meneurs et de trois ou quatre suivants, d'une parfaite nullité, et l'on comprend que ces gens-là n'étaient point du nombre des invités du château.

On supplia René de se mettre au piano, car on savait qu'il avait un véritable talent de musicien. Il chanta en s'accompagnant, et sa belle voix, si sympathique et si expressive, fut justement applaudie de tous. Urbain, qui aurait dû être heureux des succès de son ancien camarade, fut peut-être le seul qui n'applaudit pas.

— Je vois, Monsieur, que vous n'aimez pas les flatteurs, dit

tout près de lui une petite voix flûtée... Celle qui lui adressait ainsi la parole était une personne d'environ quarante ans, qui était assise solitaire et presque cachée dans l'embrasure d'une fenêtre. Elle était petite et maigre dans sa robe de barège lilas. Ses traits anguleux ne manquaient pas de régularité. Ses yeux noirs et creux étaient enfoncés sous de larges sourcils très-rapprochés du nez, et ses paupières inférieures étaient largement estompées. On voyait qu'elle avait pu être belle dans sa jeunesse, si jamais un rayon de bonheur ou d'amour avait éclairé son visage; mais maintenant, sa physionomie n'exprimait plus que le mécontentement de son sort et le mépris des autres.

— Je faisais des réflexions philosophiques, continua-t-elle en s'apercevant qu'elle avait attiré l'attention du jeune homme; je me demandais si ces applaudissements s'adressaient à la musique, ou au riche châtelain. On ne parle que de son talent. Pour moi, je suis loin d'en être enthousiaste; mais enfin, c'est le comte de Trémeneq!

— Je suis de votre avis, Madame, répliqua Urbain, en venant s'asseoir près de la femme maigre. Tout autre n'eût été applaudi que faiblement, par stricte politesse; mais les heureux du monde ont toujours des flatteurs.

— Vous n'êtes pas du nombre, Monsieur?

— Non, Madame, et je ne le serai jamais.

Cette étrangère, qui aimait beaucoup à parler, et surtout à dénigrer, paraissait charmée d'être écoutée par Urbain et de trouver en lui comme un écho de ses passions haineuses. Cependant le jeune homme n'en était pas encore arrivé à haïr; mais la sombre envie qui se lisait dans ses regards, et qui s'était si rapidement glissée dans son âme, ne tarda pas à engendrer la haine; oui, l'horrible haine, la haine de tout ce qui brille quand on reste obscur, la haine de toute beauté et de toute bonté, la haine de tout ce qui vous dépasse de la tête. C'est la mauvaise herbe rampante qui cherche à étouffer les belles fleurs.

M^{me} Blamot, c'était le nom de cette étrangère, semblait se com-

plaire surtout à déprécier et à ridiculiser la comtesse, et, à chaque trait malin, elle ajoutait : « Je puis bien dire cela : c'est ma cousine ! »

Elle était, en effet, parente à je ne sais quel degré de la famille de Trémeneq, une demoiselle de cette maison, ayant, en 93, fait un mariage au-dessous de sa condition, afin de se sauver de la prison ou de l'échafaud. Il n'était resté de cette union que deux descendants : une fille, qui avait épousé M. Blamot, fabricant de gants, et un fils, Gustave Féré, qui, infirme et d'une laideur repoussante, était demeuré célibataire. M. Blamot, après deux ans de mariage, avait fait banqueroute, et était mort sans postérité ; de sorte que sa veuve s'était retirée, avec son frère, dans le faubourg Saint-Antoine, à Paris. Tous deux ne subsistaient que d'une pension que leur faisait la comtesse de Trémeneq. M^{me} Blamot la haïssait, malgré cela, ou plutôt, à cause de cela. Comme cette femme avait des goûts de dépenses, elle demandait souvent des avances sur sa pension, et, cette fois, son voyage en Bretagne s'était fait dans ce but.

Non contente de lui accorder tout ce qu'elle demandait, la généreuse comtesse lui avait donné une gracieuse hospitalité ; et voilà comment M^{me} Blamot se trouvait à cette fête pour dénigrer et pour railler. Elle devinait que la situation d'Urbain était précaire ; elle lui avoua que ses modestes appointements de douze cents francs lui semblaient dérisoires, et qu'il devait cette place dans les assurances à la comtesse de Trémeneq.

— Assurément, dit-elle, ma cousine, la comtesse, aurait pu vous mieux protéger.

Ce mot de *protégé* le fit tressaillir ; elle s'en aperçut, et, souriant méchamment : — *Protégé !* répéta-t-elle avec affectation. Hélas ! Monsieur, et moi aussi, je suis *protégée !* Qu'on serait heureux de ne dépendre de personne ! Et quand on pense qu'il y a ici des gens qui ont tout à souhait : nom, fortune, considération, et qui ne se sont donnés pour cela que *la peine de naître !*...

Elle engagea Urbain à quitter une position si au-dessous de son

intelligence et de ses aptitudes, et lui assura qu'à Paris, il pourrait se mieux placer. Il lui objecta l'opposition de ses tantes Muscas ; mais elle ne sembla pas y attacher d'importance.

Ils causaient ainsi depuis quelque temps, lorsque leur conversation fut interrompue par la comtesse, qui, de son air affable, vint offrir des sorbets à M^{me} Blamot. Celle-ci remercia avec un sourire qu'elle voulait rendre aimable, et qui n'était que faux et obséquieux.

— Chère cousine, dit-elle, il faut que je vous parle de ce jeune homme, qui m'inspire beaucoup d'intérêt. D'ailleurs, c'est l'ami de collègue de René. — Elle ajouta que les appointements de M. Urbain étaient bien médiocres, et parla de Paris. Mais, comme on l'a déjà vu, la comtesse était de l'avis des bonnes épicières : elle redoutait le séjour de Paris pour un jeune homme.

Alors la comtesse demanda à Urbain si l'enseignement lui répugnait. Il y avait à sa fête une jeune dame de Roslan, veuve fort riche, et désirant un précepteur pour commencer l'éducation de ses deux fils. M^{me} de Roslan était bonne et généreuse, et Urbain aurait de très-beaux appointements.

Le jeune homme remercia d'une façon assez gauche, et promit qu'il réfléchirait à cette offre : le lendemain, il viendrait à Trémeneq rendre une réponse définitive.

Cependant il sortit de cette fête, où il avait tant désiré être invité, plus triste, plus mécontent de son sort : car, comme une urne qui s'emplit de fiel, son âme s'était ouverte aux paroles envenimées de la femme envieuse.

XVI

La nuit suivante, Urbain n'eut pas un instant de sommeil. Il passait et repassait dans son esprit la proposition qu'on lui avait faite. Si la place de précepteur avait quelque chose de dépendant qui le blessait, d'un autre côté, les avantages qui lui étaient offerts étaient inespérés, et, avec un peu d'économie et de savoir-faire, ne pouvait-il, après avoir, pendant quelques années, enseigné les éléments du

latin à deux petits garçons, parvenir à se créer une position indépendante ? Et, après, pourquoi n'offrirait-il pas à Rose de s'associer à sa vie ? Qui l'aimerait jamais autant qu'elle l'aimait ?... D'ailleurs, elle avait pour lui une admiration aveugle et enthousiaste, qui flattait excessivement son orgueil. Et comment, si jeune, aurait-il pu être insensible à tant d'affection ! Il l'aimait surtout parce qu'elle le préférait à tout ici-bas.

Quant à la différence d'âge qui existait entre lui et sa cousine, il n'y songeait guère : Rose était si jolie, si attrayante ! Il n'était pas fâché, non plus, qu'elle lui fût inférieure en science, et comme il se croyait un esprit d'élite, il prévoyait que, si elle devenait sa femme, il la dominerait entièrement.

Le lendemain, lorsqu'on fut réuni dans le petit salon pour le déjeuner de famille, Urbain parla à ses tantes et à Rose de la place qui lui était offerte, et les demoiselles Muscas comprirent facilement qu'elle était trop avantageuse pour être refusée.

— Le château de M^{me} de Roslan est-il bien loin d'ici ? demanda la jeune fille.

— On m'a dit que c'était au fond de la Basse-Bretagne, du côté de Landerneau, répondit Urbain.

Elle soupira, la pauvre Rose ; elle entrevit un changement dans son existence. Elle allait être privée de la société de son ami ; elle pensa qu'un autre toit l'abriterait désormais, et que bien longues seraient les soirées d'hiver, dans ce petit salon, où il ne reviendrait plus s'asseoir auprès d'elle... Oh ! l'absence de ce qu'on aime, quel vide ! quelle tristesse !

Mais lui, tout à ses rêves de fortune, il en était peu touché. D'ailleurs, le changement, le charme de l'inconnu et du nouveau plaisent toujours à un jeune homme, et celui-ci n'était pas assez sentimental pour regretter beaucoup le foyer monotone des tantes Muscas, où les gentillesse de Finette et les cancans du voisinage faisaient d'ordinaire le sujet de la conversation. Rose, il est vrai, était le charme de cet intérieur bourgeois ; mais un jour, il retrouverait Rose. En attendant, il se voyait déjà, par la pensée, habitant

un château confortable, peut-être luxueux, et il se réjouissait d'avance de ne plus entendre le bruit agaçant de la girouette, qui grinçait dans les nuits d'orage, quand le vent secouait bruyamment l'enseigne des épicières. Décidément, il en avait assez de l'odeur du suif et de la cannelle : il préférait des senteurs plus aristocratiques.

Ses tantes consentant à son départ, il s'empressa de se rendre au château de Trémeneq. Ce fut M^{me} Blamot qui le reçut d'abord, et, avant de l'introduire chez la comtesse, elle lui dit qu'il pouvait compter sur l'intérêt qu'il lui avait inspiré : « — Je ne vous connais que d'hier, ajouta-t-elle, mais j'ai deviné en vous une âme fière, et si jamais la dépendance vous devient odieuse, prenez le chemin de Paris : je ferai en sorte, par mes amis, de vous y être utile. »

Il la remercia, et peu d'instant après elle entra avec lui dans le petit salon de la comtesse. Son fils et une dame étrangère se trouvaient près d'elle. On lui fit le plus gracieux accueil.

— Voici monsieur Urbain Castec, l'ami de collège de mon fils, dit la comtesse en le présentant à M^{me} de Roslan ; car c'était elle qui, assise sur le même sofa que M^{me} de Trémeneq, regardait attentivement le jeune homme qui venait d'entrer.

C'était une femme d'une trentaine d'années, petite et à la taille très-fine, au petit nez pointu, aux grands yeux doux et mélancoliques. Son air timide et sa réserve extrême déplurent à l'orgueilleux jeune homme ; il la jugea dédaigneuse. Cependant elle fut si généreuse dans ses arrangements, que tout fut bientôt décidé, et comme elle partait le soir même pour son manoir de Kerbreden, elle offrit à Urbain de l'accompagner ; ce qu'il accepta. Il alla aussitôt prendre congé du directeur des assurances, puis il rentra chez ses tantes, afin de les prévenir de son prochain départ. Madeleine et sa nièce s'empressèrent donc de préparer son petit bagage, dans lequel Rose eut soin de glisser un chapelet et un petit livre de dévotion. La tante Mathurine, tout en ficelant un paquet de cassonade, conseilla à son neveu de bien économiser l'argent qu'il gagnerait. Madeleine et Rose se taisaient, mais elles étaient bien émues ; cependant, la bonne tante avait eu avec l'enfant de son adoption un entretien

qui l'avait beaucoup consolée : il lui avait avoué son désir de devenir, un jour, le mari de sa chère Rose. On sait que c'était le rêve favori de l'excellente vieille fille.

Enfin, il partit, et, en l'embrassant, Madeleine et Rose ne purent s'empêcher de pleurer. Il promit d'écrire souvent, et une larme brilla dans ses yeux sombres... Comment quitter sans émotion le petit coin de terre où l'on est aimé ?

XVII

Le château de Kerbreden ressemblait à la plupart des manoirs bretons ; il n'avait rien de somptueux, mais il était assez pittoresque. On arrivait devant la façade, par une belle avenue de chênes majestueux ; de l'autre côté, le manoir était entouré de bois taillis, que surmontait gracieusement son élégante tourelle, où grimpait le lierre et le chèvrefeuille.

C'est là que vivaient très-simplement et en faisant le bien, M^{me} de Roslan et le père du mari qu'elle avait perdu. Ce mari l'avait beaucoup fait souffrir, non qu'il fût vicieux ou méchant, mais par son caractère fantasque et difficile. Cependant la douceur de cette jeune femme ne s'était jamais démentie, et, accoutumée à l'abnégation et au dévouement, elle n'avait pas voulu, depuis qu'elle était devenue veuve, quitter son beau-père, qui avait, du reste, pour elle une estime parfaite et un profond attachement. M. de Roslan, qui, malgré sa grande fortune, avait les goûts modestes d'un gentilhomme campagnard, n'avait jamais voulu prendre de titre. Il aurait pu, comme tant d'autres, se faire appeler comte ou marquis ; mais il trouvait que, de nos jours, les titres et les décorations sont tellement prodigués, que c'est une distinction de n'en point avoir. Dans tout son visage, ombragé de cheveux blancs, dans ses manières, dans ses attitudes et jusque dans son costume, il était facile de reconnaître la simplicité d'un caractère droit et loyal. Il accueillit sa belle-fille avec une joie évidente, et le jeune homme avec une politesse pleine de bienveillance.

On présenta à celui-ci Léon et Maurice, ses deux futurs élèves. C'étaient deux charmants espiègles, aux cheveux blonds en broussaille, qui parlaient plus souvent et beaucoup mieux le breton que le français. Ils n'étaient point timides, car nul n'avait encore froissé ces jeunes oiseaux de la solitude, si tendrement abrités. Ils regardèrent un instant Urbain, de leurs beaux yeux clairs et candides, puis lui offrirent tout bonnement de venir faire une partie de quilles. Il ne répondit pas et prit un air maussade, comme si sa dignité de professeur eût été blessée par cette familière proposition.

— Ce sera pour une autre fois, mes enfants, dit la mère, Monsieur Urbain vient d'arriver ; je vais le faire conduire à la chambre qu'il doit occuper. Avez-vous descendu votre petit bagage, Monsieur Urbain ?

Je l'ai laissé dans la calèche, Madame ; j'avais pensé que le domestique...

— Il a l'air bourru, votre précepteur, dit tout bas M. de Roslan à sa belle-fille.

Elle sourit, et tira le cordon de la sonnette. Un domestique entra, et bientôt Urbain et son bagage furent installés dans une grande chambre carrelée, à la boiserie de chêne. Un bon lit à rideau de serge verte, une grande table carrée au milieu de la chambre, avec tout ce qu'il faut pour écrire, une petite bibliothèque de livres classiques et quelques sièges, c'était tout l'ameublement.

Urbain fit la grimace : il s'était attendu à mieux ; il avait rêvé le luxe, et, ne trouvant que la simplicité, il pensa qu'on agissait avec lui trop sans façon. Cependant, il comprit qu'il ne fallait pas le témoigner ; il se mit devant la table, et, prenant une plume, il écrivit à sa tante Madeleine, comme il le lui avait promis, et cette lettre contenait un petit billet pour Rose, si affectueux, si rempli d'espoir d'heureux avenir, que la jeune fille en fut ravie.

Le lendemain, commencèrent les leçons ; le bon grand-père voulut y assister, ce qui parut au précepteur une surveillance

blessante pour lui. Les petits garçons étaient doux et dociles, et leur mère ne les gâtait pas trop. Elle partageait son temps entre les soins qu'elle leur donnait et ceux de son ménage. M^{me} de Roslan ne manquait ni d'esprit, ni d'instruction; mais elle cherchait plutôt à s'effacer qu'à briller. Son beau-père, qui était maire de sa commune et agriculteur intelligent, était si occupé, qu'il ne paraissait guère qu'aux heures des repas, et le soir il faisait un trechet avec elle.

On recevait peu de visites à Kerbreden; il fallait aller à trois lieues pour trouver ce qu'on appelle, à la campagne, un voisin. Le curé de la paroisse, M. Calvez, venait, il est vrai, une fois la semaine, dîner au château. C'était un prêtre âgé, pieux, simple et bon; mais Urbain le trouvait trop *paysan*, et dédaignait de causer avec lui.

D'ailleurs, depuis qu'il avait été forcé de quitter le séminaire, la vue d'une soutane lui donnait toujours de l'humeur.

M^{me} de Roslan vivait fort retirée; cependant, le jeudi, elle faisait parfois atteler sa calèche de deux gros chevaux de labour, et on allait à Landerneau. Mais, après s'être cent fois promené le long des quais de la jolie petite ville, et les avoir admirés, Urbain avait fini par les prendre en grippe.

— Ils sont bien jolis, les quais de Landerneau! disait, chaque fois, le vieux gentilhomme.

— Sans doute, répondait Urbain, mais toujours, toujours, les quais de Landerneau!!!

Si le jeune homme avait aimé l'étude, il aurait pu se distraire en travaillant; car, on avait mis à sa disposition une bibliothèque fort bien composée; mais il n'aimait point le travail, et, dès que sa classe était finie, il s'en allait à travers les bois, pour bâiller à son aise, maugréant intérieurement contre son sort.

Il aurait voulu taquiner quelqu'un, pour se désennuyer, mais M^{me} de Roslan était toujours si bienveillante, si polie et si réservée, qu'il n'y avait pas moyen de lui chercher querelle. Il essayait souvent, pendant les repas, de discuter avec le vieux gentilhomme;

mais celui-ci répondait, sans se fâcher, avec cette politesse indulgente d'un vieillard bien élevé pour un jeune homme d'une éducation inférieure. Enfin, un jour, Urbain se hasarda sur le terrain de la politique, et osa faire des vœux pour la république. M. de Roslan n'eut même pas l'air de se douter qu'il voulût froisser ses opinions. — « J'ignore, dit-il gravement, si la république s'établira de nouveau dans notre patrie; mais tout ce que je sais, c'est qu'elle est essentiellement monarchique, et que la république ne serait jamais en France qu'une royauté, moins la tranquillité et la clémence. »

Alors, le jeune déclassé voulut aller plus loin, et décocha quelques traits à l'adresse de l'antique royauté et de la vieille et fidèle noblesse.

Le respectable gentilhomme le regarda d'un air si profondément étonné, qu'il en fut un peu déconcerté, puis, brisant tout à coup l'entretien, il lui offrit de la salade. Le reste du dîner se passa dans le silence, et, en sortant de table, M. de Roslan dit, à demi-voix, à sa belle-fille: — « Madame de Trémeneç ne nous avait point prévenus que ce jeune homme pensait aussi mal! »

BLANCHE DE ROSARNOUX.

(La suite à la prochaine livraison).

ÉMILE LANGLOIS

Emile Langlois a fait partie de cette pléiade de jeunes littérateurs qui a brillé à Rennes de 1837 à 1840. Cette jeunesse ne sacrifiait encore rien au veau d'or et ne s'occupait que des choses de son âge. A elle la douce poésie qui glisse, d'un pied léger, sur les rives embaumées du pays d'Armor, pour dire ensuite les mystérieuses histoires que l'on entend au milieu des bruyères et des genêts. A elle les franches allures, la verve, l'entrain, l'humour et l'esprit!

Le 5 novembre 1837, *le Foyer* vit le jour. Cette feuille littéraire, incandescente comme son nom, disait la vérité en riant et éblouissait par ses étincelles. Que de boutades charmantes! que de pages spirituelles et caustiques! que d'idylles gracieuses et poétiques dans ces pauvres petites feuilles volantes! Dès les premières pages de ce journal — imprimé sur papier rose et bleu — nous voyons apparaître des noms peu connus alors et célèbres aujourd'hui: Turquety, Hippolyte Lucas, Kerambrun, Emile Langlois, Leconte de Lisle, Aristide Letourneux, et tant d'autres non moins aimés, que leur modestie et leur position actuelle à Rennes nous empêchent de nommer maintenant.

Emile Langlois naquit en 1813, à Rennes, rue de Toulouse. Il fit ses études au collège de Vitré et revint suivre les cours de la faculté de droit de Rennes. C'est à cette époque qu'il fit ses premières armes dans *le Foyer*, dont il fut le principal rédacteur. Nous trouvons de lui,

presque dans chaque numéro de ce journal, de ravissantes petites pièces de vers et des articles extrêmement spirituels. Nous prenons au hasard :

« AUX DEMOISELLES A MARIER, ET AUX MÈRES QUI EN ONT.

» Mesdemoiselles et Mesdames,

» Le *Foyer* ayant entendu dire que le plus grand malheur qui pouvait arriver à une femme, c'était de rester fille toute sa vie, a jugé qu'il était de son devoir d'obvier autant qu'il était en lui à ce grave inconvénient. En conséquence, après avoir mûrement réfléchi au moyen le plus sûr et le plus court d'arriver à son but, voici ce qu'il vous propose :

» Il va mettre au concours *ses trois rédacteurs*. C'est un véritable cadeau qu'il fait au beau sexe de la ville, une politesse délicate dont il espère qu'on lui saura quelque gré. Mais, attendu que la haute considération qu'ils se sont justement acquise par la variété de leurs connaissances et la profondeur de leurs idées philosophiques, peut les rendre à bon droit difficiles; attendu, en outre, l'impossibilité matérielle où ils se trouvent d'épouser tout le département, le *Foyer* a pensé qu'il avait le droit d'imposer à ce concours telles conditions qu'il jugerait convenables.

» Et d'abord, l'éducation étant un avantage immense et qu'on ne saurait trop apprécier, il était évident que les susdits rédacteurs devaient, avant tout, s'occuper de la constater d'une manière irréfragable dans celle que le destin leur adjugera. En outre, toutes les places se donnent aujourd'hui au concours, et celle qu'ils proposent à présent, si elle n'est pas très-lucrative étant du moins fort honorable, cette dernière raison les a déterminés complètement. Voici donc le programme qu'ils ont arrêté :

» Art. 1^{er}. — Les concurrentes devront être du sexe féminin, nées et sevrées en Bretagne.

» Art. 2. — Elles ne devront pas avoir moins de quinze ans ni plus de soixante-trois.

» Art. 3. — Elles ne sont pas tenues d'avoir une dot. Cependant, si deux d'entre elles étaient reconnues avoir un talent égal, les rédacteurs se réservent le droit de prendre de préférence celle qui aurait cent mille livres de rentes.

» Art. 4. — Elles devront faire un sonnet avec les rimes suivantes :

» *Colique, broc, académique, Maroc, tactique, roc, tragique, froc, albâtre, folâtre, index, France, pitance, perplex.*

» Art. 5. — Ce sonnet devra être envoyé, franc de port, au bureau du journal, vendredi avant midi, dûment signé et paraphé.

» Art. 6. — Les rédacteurs du *Foyer* se montreront tous les jours, de midi à deux heures, au balcon de l'hôtel de ville. Mais, pour éviter les accidents que la foule des visiteurs occasionnerait, les voitures prendront la file sur deux lignes, au haut de la rue aux Foulons, et se dégageront par la rue d'Orléans et la place du Calvaire. Le plus grand silence est recommandé; tout cri d'enthousiasme, en passant sous le balcon où se tiendront ces messieurs, serait une cause d'exclusion du concours.

» Art. 7. — Les maris seront distribués dimanche prochain, 18 courant, à titre de prix, par Messieurs les membres du conseil municipal, qui ont bien voulu s'adjoindre à nous dans cette circonstance. La cérémonie aura lieu dans la grande salle de la Mairie.

» Art. 8. — Enfin, les concurrentes qui, sans avoir eu le bonheur d'obtenir la première place, auront néanmoins mérité des accessits, seront nommées officiellement dans le *Foyer*, et leur sonnet sera livré au public.

» Et maintenant, à l'œuvre!... Le champ est ouvert à toutes!...

» 11 mars 1837.

» ÉMILE L... »

M. Langlois était aussi chargé de la partie du journal ayant pour titre : « Étincelles. » Voici comment il s'en tirait :

« On nous reproche de faire des étincelles trop longues. — Soit. — Désormais nous ferons des courtes-pointes. »

Le père de la débutante fait rougir l'*Auxiliaire breton*. Bonne fortune pour le public, qui, jusqu'à ce jour, n'avait pu deviner la couleur de ce journal.

On a publié contre le *Foyer* un pamphlet sans timbre; on aura jugé que l'auteur était suffisamment *timbré*.

Le susdit prétend que nous sommes soldés par une coterie; chacun sait pourtant que nous sommes impayables.

L'imprimeur a gardé l'anonyme. Il paraît qu'il a peu de *caractère*, ou du moins, il n'en a pas *donné les preuves*.

D'ailleurs, ce pamphlet, tiré à peu d'exemplaires, n'a pas produit beaucoup d'*impression*.

On nous annonce un second pamphlet en vers *alexandrins*. Le fait est qu'il ne faut pas moins qu'un *Alexandre* pour ne pas craindre de se brûler au *Foyer*.

Le frère d'Émile — notre ami — nous a permis de parcourir les nombreuses liasses de papiers laissées par le poète, à sa mort, et dans lesquelles nous avons eu la bonne fortune de découvrir une romance intitulée : *La Rose blanche*, que nous croyons inédite, et que nous sommes heureux d'offrir aux lecteurs de la *Revue de Bretagne et de Vendée* :

LA ROSE BLANCHE.

Pauvre rose blanche,
Que le souffle penche,
A ta faible branche
Sylphe suspendu;
Ma rose chérie,
Quand, fraîche et fleurie,
Tu seras cueillie,
Que deviendras-tu?

Iras-tu parer, rose fortunée,
Au jour de l'hymen, un front virginal?
Ou dois-tu tomber, honteuse et fanée,
D'un sein qui palpite au plaisir du bal?
Pauvre rose blanche, etc.

Iras-tu parer l'autel de Marie,
La Vierge des cieus, pure comme toi?
Ou dois-tu servir la coquetterie,
Dont l'œil enivrant cache un cœur si froid?
Pauvre rose blanche, etc.

Iras-tu calmer, gage de tendresse,
Message chéri, les pleurs d'un amant?
Ou dois-tu, dis moi, signe de tristesse,
Orner le cercueil où dort un enfant?

Pauvre rose blanche,
Que le souffle penche,
A ta faible branche
Sylphe suspendu;

Ma rose chérie,
Quand, fraîche et fleurie,
Tu seras cueillie,
Que deviendras-tu ?

Octobre 1843.

N'est-ce pas délicieux de fraîcheur et de gentillesse ? La musique de cette romance est aussi une des plus suaves mélodies que nous ayons entendues.

Tous les genres convenaient au poète ; mais il excellait surtout dans la satire, ainsi que nous pourrions en juger tout à l'heure.

Une fée, sans doute, avait présidé à sa naissance, et lui avait fait don de tous les talents imaginables. Tour à tour gracieux écrivain, poète distingué, musicien savant, causeur aimable et spirituel, tel était notre compatriote. Il chantait aussi la chansonnette d'une manière fort remarquable, ce qui lui valut, dans les salons de Rennes, de véritables ovations.

Issu d'une famille d'artistes, il ne pouvait manquer de l'être. Nous avons de lui une valse à grand orchestre qui, jouée dans un concert, obtint un très-grand succès.

Les années s'écoulèrent, et l'étudiant devint avocat. Cette nouvelle position ne convenait guère à ses goûts. Il plaida cependant, sinon avec bonheur, du moins avec originalité, au Conseil de guerre et aux assises.

Après une séance de Cour d'assises (1832), il fit une satire extrêmement spirituelle, où tous les juges et avocats étaient passés en revue :

Dix-sept des avocats devaient plaider l'affaire,
Mais quinze seulement
Ont poussé jusqu'au bout leur noble ministère ;
Les autres ont pensé qu'il valait mieux se taire.
C'est un avis prudent.

Hélas ! les noms qui y figurent nous obligent à nous en tenir là. Nous le regrettons sincèrement.

Vers la fin de 1840, Emile quitta Rennes pour aller se fixer à Châteaubriant, comme avocat près le tribunal de cette ville. Ses occupations lui laissant beaucoup de loisirs, il eut l'idée de fonder un journal satirique qu'il nomma *l'Espiègle*. On lisait en tête :

Les prix de nos abonnements
Sont, pour trois mois : trois francs. — Cinq francs
Pour six mois. — Par an neuf francs. Pense,
Lecteur, à nous payer d'avance,
Nous supplions bien instamment
Nos abonnés retardataires
De nous envoyer promptement
Le prix de leur abonnement,
Afin de régler nos affaires.

Le titre était parfaitement choisi. Cette petite feuille, sœur du *Foyer*, est un modèle du genre. Elle eut un retentissement incroyable. Ce fut au point que les journalistes de Nantes, jaloux de lui voir faire autant de bruit, lui décochèrent des articles pleins de fiel et d'acrimonie. Voici quelques bribes de la réponse de *l'Espiègle* (13 août 1841) :

Journalistes Nantais mes illustres confrères,
Vous dont l'auguste front rayonne de lumières,
Quoi ! vous avez daigné jeter votre regard
Sur ce petit journal frivole et campagnard !
Oh ! vous êtes bien bons de prendre cette peine...
Je vous vois tous les trois descendre dans l'arène,
Et, la lance à la main, m'appeler au combat !
Trois contre un !... Eh ! Messieurs, ce n'est pas délicat ;
Ce n'est pas là, je crois, faire une bonne guerre.
Il est vrai qu'après tout je ne m'en émeus guère,
Et que je pourrais bien, si cela me plaisait,
Vous donner sur les doigts à tous les trois. Au fait,
Ce combat tout courtois conviendrait à *l'Espiègle*,
Puisque la fantaisie est son unique règle,
Et je suis curieux de voir ce gai journal
Vous toucher tour à tour. C'est fort original.
Comme Horace, j'attends que l'ennemi s'écarte.

Je commence par vous, ex-ami de la Charte.
Je vous dois cet honneur; vos services passés,
Vos succès de quinze ans le méritent assez.

.....
Nous sommes, dites-vous, un journal ignoré!
Vous nous faites connaître, et je vous en sais gré.
Mais, entre nous deux, là, vous pouvez me le dire :
Êtes-vous plus heureux que nous, et votre empire
Chez les lecteurs français est-il si répandu,
Pour que vous nous traitiez de journal inconnu?

A nous deux maintenant, ô noble et blanche *Hermine* !
D'où vient donc, s'il vous plaît, le fiel qui vous domine ?
Et pourquoi sur *l'Espiègle* avez-vous décoché
Votre flèche innocente?... Ah! vous avez péché!

.....
A vos cent abonnés, voilà ce qu'il faut dire :
Laissez *l'Espiègle* en paix, car en fait de satire
Vous n'êtes point de force à lutter avec lui;
Taisez-vous sur son compte à dater d'aujourd'hui.

Pour vous, pauvre *Breton*, auquel la préfecture
Fournit depuis dix ans une honnête pâture,
Vous êtes âpre au gain, c'est ce que dit chacun;
Mais si la loi de juin mil huit cent quarante-un
Ne vous arrange pas, vous êtes difficile!...
Diable, mon beau seigneur, vous avez votre ville,
Ancenis, Savenay, Paimbœuf, et cependant
Vous voudriez de plus avoir Châteaubriant!...

Nous n'en finirions pas, si nous voulions citer toutes les charmantes productions de l'auteur. Nous nous contenterons seulement de donner le titre de ses principales poésies : — *Veille d'une mère*, *Pâques*, *A l'écho des bois*, *Satires mensuelles*, *Steeple-chase*, *La Mort du Pasteur*, *Conversion* ! Le 13 juillet 1842, *Boutade*, *Une Mère*, *Qu'elle est belle* ! *Prière*, etc., etc.

« C'était dans sa poésie surtout, à la fois douce et rêveuse — a dit M. de la Roussière, — que son âme se reflétait tout entière. Dans les sujets religieux, qu'il affectionnait principalement, il était en-

trainant jusqu'aux larmes; dans ceux d'un genre léger, il était tendre jusqu'à la mélancolie. »

La vie de petite ville ne pouvait convenir à la nature poétique du jeune avocat. Un jour, il rangea dans le fond d'une malle son bagage littéraire et prit son essor vers Paris. Nous le retrouvons, en octobre 1843, rédacteur du *Moniteur de la Mode* et de plusieurs autres journaux littéraires de la capitale. Bientôt un joli mariage vint combler ses vœux. Hélas! il ne devait pas jouir longtemps de son bonheur : la mort vint l'enlever en novembre 1860, lorsqu'il était encore dans toute la force de la vie. Émile n'avait alors que quarante-sept ans; mais les poètes meurent jeunes!

Dans un article écrit à la mémoire du poète breton, M. de la Roussière s'exprime ainsi : — « Un nombreux cortège d'amis accompagnait, samedi, à une modeste église du faubourg Saint-Germain, Notre-Dame des Champs, la dépouille mortelle d'un de nos compatriotes, Émile Langlois, né à Rennes et décédé à Paris. Les physionomies attristées des assistants, les larmes qui s'échappaient de tous les yeux, témoignaient assez éloquemment des regrets que chacun éprouvait, et des vives sympathies que Langlois avait si bien su inspirer dans le cours de sa carrière. En effet, son caractère doux et aimable, sa verve toujours spirituelle, forçaient à l'aimer; et quant à l'estime, cette chose, une de celles, dans ce monde, qui ne se donnent pas, mais qui s'imposent, l'estime, il la commandait, car c'était l'honnête homme dans toute l'acception pure et vraie du mot. »

Émile a laissé une veuve et deux charmantes jeunes filles qui ne cessent pas de le pleurer.

ADOLPHE ORAIN.

NOTICES ET COMPTES RENDUS

LOURDES DEPUIS 1858. — APPARITIONS; — GUÉRISONS; — PÈLERINAGES,
par M. Eugène de la Gournerie. — Nantes, Libaros.

Il y a eu quinze ans, le 11 de ce mois de février, une petite fille très-pauvre, Bernadette Soubirous, suivie de sa sœur Marie, plus jeune qu'elle, et de Jeanne Abadie, leur compagne, sortant de Lourdes, venaient errer sur les bords du Gave de Pau, au pied d'un rocher connu dans le pays sous le nom de Roches Massabiellles. Elles y recueillaient de petits fagots de bois sec, nécessaires pour faire cuire leurs aliments. « Les Roches Massabiellles présentent à l'œil deux excavations distinctes, bien que communiquant intérieurement entre elles : la plus vaste est au ras du sol, et sa forme est celle d'une voûte en cul-de-four plus ou moins régulière, l'autre est au dessus et un peu à droite : on dirait une fenêtre, ou mieux, un de ces arceaux qui, dans nos églises, servent d'encadrement aux statues des saints. »

Tandis que les petites filles étaient occupées à ce labour, Bernadette crut entendre comme le bruit d'un grand vent ; elle lève la tête, et voit que les cimes des arbres sont immobiles. « Convaincue qu'elle s'est trompée, elle reprenait sa première attitude, lorsque le

bruit se fait entendre de nouveau, et, au même moment, la grotte supérieure des Roches Massabiellles s'illumine d'une clarté qui resplendit sans éblouir. Au milieu de la lumière était une femme de moyenne taille et d'une beauté surhumaine. La grâce naïve de la jeunesse et la beauté sereine et grave de l'âge mûr étaient comme fondues dans les traits de son visage et dans l'expression de sa physionomie. Sa robe blanche était d'un tissu qui n'a point son pareil parmi nos étoffes. Elle était attachée autour de la taille par une ceinture d'un bleu azuré aux longues bandes pendantes. Un voile blanc ornait la tête et descendait jusqu'au bas de la robe, en couvrant les épaules et le haut des bras. Une rose d'or s'épanouissait sur chacun des pieds qui étaient nus. Enfin, les mains étaient jointes avec ferveur, et tenaient un long rosaire aux grains blancs reliés entre eux par une chaîne d'or. »

Je ne poursuivrai pas ce récit ; ceux qui, bien inspirés, le voudront faire, se procureront le charmant opuscule que M. de la Gournerie vient de publier sous ce titre : *LOURDES DEPUIS 1858. — Apparitions, — Guérisons, — Pèlerinages* ; ils y verront, en peu de pages, l'histoire complète du fait merveilleux qui s'impose à notre siècle incrédule : l'apparition de la sainte Vierge à une petite fille, prouvée par des guérisons miraculeuses, que la science, en un temps où la science nie le miracle, ne peut raisonnablement nier ou expliquer, proclamée vraie par le concours des peuples, à une époque où le suffrage populaire fait loi. Ainsi, Dieu les soufflette par la main d'un enfant !

Pour être charmante, l'œuvre de M. de la Gournerie n'en est pas moins une œuvre très-ferme, une œuvre de combat. Rien de plus complet en moins de pages ; tout y est : descriptions vivantes, récits courts, et circonstanciés néanmoins, preuves multipliées et inattaquables, discussions approfondies et pleines de défis. Le style est à la fois simple, entraînant, très-élégant et très-noble ; l'auteur, s'adressant « aux chaumières et aux petits », s'adresse à tous en réalité ; l'esprit le plus sérieux en même temps que le goût le plus délicat trouvent profit et plaisir à l'entendre. M. de la Gournerie

n'hésite pas, en passant, à faire œuvre de justicier : le sieur Cazeaux, soi-disant de Marcadeau, et M. le docteur Voisin, de la Salpêtrière, peuvent trouver à bon droit que sa plume leur confère une notoriété dont ils se fussent, je n'en doute pas, volontiers dispensés.

« Né le 25 mars, dit l'auteur, en quelques mots placés en tête de son petit livre, jour d'une des principales fêtes de Marie, je me suis toujours considéré comme lui appartenant d'une manière spéciale, et, après avoir consacré, sous son inspiration, le meilleur temps de ma vie littéraire à célébrer Rome, cette ville sainte qu'on pourrait bien nommer, elle aussi, la Porte du Ciel, il m'est doux, aujourd'hui que le soir est venu, *inclinata jam dies*, et au moment où le 25 mars se présente comme un jour doublement béni, d'offrir pieusement ma plume à ma mère. » Les lecteurs de la *Revue* conserveront ce souvenir ; ils voudront, en propageant l'œuvre de M. de la Gournerie, plaire au fils, en honorant et faisant honorer la mère ; leur cœur priera cette mère tendre de prolonger ce beau soir d'une belle vie, et de laisser longtemps encore entre ces vaillantes mains cette plume brillante et pure dont l'usage est si bon*.

V^e ÉDOUARD SIOGHAN DE KERSABIEG.

* Le juge le mieux placé, assurément, pour apprécier la brochure de M. Eugène de la Gournerie, M. l'abbé Peyramale, curé de Lourdes, a exprimé son sentiment dans une courte lettre que nous tenons à reproduire, moins encore dans l'intérêt de l'auteur que dans celui de la cause qui lui a mis la plume à la main :

« Monsieur, je viens de lire — écrivait-il le 18 janvier — votre opuscule sur Notre-Dame de Lourdes. Vous avez condensé dans quelques pages, pleines de grâce, tout ce qui s'est passé d'important à la Grotte depuis l'année 1858 jusqu'à nos jours.

» Votre livre fera connaître et aimer de plus en plus la Vierge Immaculée. Je vous félicite de faire un si bon emploi des dons que vous avez reçus du Ciel. »

(Note de la Rédaction.)

DISCOURS ET CONFÉRENCES SUR L'ÉDUCATION, par le R. P. Captier, dominicain enseignant, prieur et fondateur du collège d'Arcueil. 1 vol. in-12. — Paris, Adrien Le Clère.

Le Père Lacordaire écrivait, il y a quinze ans : « Le premier lieu où l'on rencontre ceux que l'on aime, c'est leur histoire. L'histoire est le passé de la vie se survivant à lui-même dans un souvenir écrit. Il n'y aurait pas d'amitié si la mémoire ne ressuscitait dans l'âme, et n'y tenait présents, ceux à qui nous avons donné notre cœur... Mais la mémoire, même la plus fidèle, est courte par quelques endroits, et si elle veut se transmettre à d'autres en leur léguant l'image aimée, il faut qu'elle se transforme en histoire, et se grave sur un airain qui méprise le temps. Un homme qui n'a pas d'histoire est tout entier dans sa tombe. »

Voici un homme, un religieux, un prêtre, dont l'histoire ne serait pas longue, si l'on entend par ce mot un glorieux passé, une renommée retentissante et une influence décisive sur les événements de son époque. Le Père Captier avait lui-même choisi librement sa mission dans le monde ; cette mission, il l'aima, il s'y prépara et la remplit, on sait avec quelle héroïque fidélité. Mais enfin elle était modeste, presque obscure. C'est au sein de sa famille qu'il en avait eu la révélation ; c'est à Sorèze, à Oullins, à Arcueil, qu'il l'avait exercée, et si la mort n'était venue jeter sur cette vie ses plus immortelles clartés, qui donc, à part le nombre toujours restreint des amis et des disciples, connaîtrait son nom, aurait en vénération sa mémoire, et gémirait sur la perte qu'ont faite en lui la société et l'Église ? Ce n'est donc pas dans les actions, rarement éclatantes, de son rôle d'éducateur qu'il faut chercher les documents de son histoire, et ce qui doit l'empêcher de descendre au tombeau de l'oubli ; c'est dans ses œuvres, dans ce qui nous reste de sa parole, de ses écrits et, nous pouvons le dire, de son esprit, de son cœur, de son âme tout entière.

Ainsi ont pensé ses frères, héritiers et continuateurs de son

œuvre. Et, pour qu'aucune circonstance ne manquât à l'érection de ce monument, ils en ont confié le soin au religieux qui partagea la dure captivité des martyrs, et n'échappa aux balles de la Commune qu'à force de sang-froid et d'adresse. Quelle main était plus digne de recueillir ces feuillets épars que la main qui avait recueilli les restes sanglants d'un père et d'un ami ! Quel cœur plus capable de comprendre ses pensées et ses sentiments que le cœur qui avait connu les mêmes inquiétudes, les mêmes privations, les mêmes angoisses, dans une agonie de huit jours ! — « Ce livre, écrit le P. Rousselin, dans une courte préface, est dédié aux nombreux amis du R. P. Captier. Ils y retrouveront cette vive intelligence, ce noble cœur, qui séduisaient dès l'abord, et imposaient avec le respect une profonde affection. Nous, ses frères et continuateurs de son œuvre, nous y retrouverons ses enseignements, et nous y apprendrons ce que doit être le véritable éducateur chrétien. Tous pourront y voir comment pense et parle le français, le chrétien, le prêtre, le religieux. »

Et au bas de ces quelques lignes, la date du 25 mai 1872, le jour même où une foule émue et sympathique s'agenouillait, à Arcueil, sur la cendre vénérée des martyrs, et où, non loin de là, deux assassins payaient à la justice humaine le châtimement de leurs crimes.

Le volume contient différents discours prononcés aux distributions de prix des écoles d'Oullins et d'Arcueil, à la *Société générale d'éducation et d'enseignement*, et dix conférences tenues au *Cercle catholique* du Luxembourg pendant les mois de février, mars, avril et mai de l'année 1870. Il suffit d'en énoncer le titre pour montrer qu'il y est question des plus graves intérêts dont puisse s'occuper un pays qui veut relever ses ruines. *Le collège chrétien devant la société moderne* ; — *Pensées sur l'éducation nationale* ; — *De la haute éducation pendant et après le collège* ; — *De l'esprit de famille* ; — *La réforme sociale par l'enseignement* ; — *L'éducation comme remède à nos maux présents* ; — *L'État doit-il intervenir dans l'éducation ?* — *La liberté de l'enseignement supérieur est un droit et une nécessité* ; etc... Ne sont-ce pas là les grandes précoc-

cupations de l'heure présente, le terrain sur lequel on se bat aujourd'hui, et où chaque parti se hâte de concentrer ses forces, sentant bien que la victoire sera décisive ?

Toutes ces questions sont traitées avec la supériorité d'intelligence et de cœur qui distinguait le P. Captier. « Des idées aussi justes qu'élevées sur le ministère de l'éducation, dit très-bien le P. Perraud, l'intelligence très-nette de ce que les besoins particuliers de notre temps avaient droit d'attendre de ce ministère ; les sollicitudes les plus cordiales unies à une grande fermeté de direction ; le respect le plus sincère et l'amour le plus tendre de cette jeunesse à laquelle il avait consacré sa vie ; la poursuite constante de l'idéal, mais sans utopie, et le mélange le plus heureux d'esprit positif et d'enthousiasme : j'espère ne pas me tromper en résumant par ces traits les souvenirs que le P. Captier nous laisse comme éducateur de la jeunesse ! »

L'éducation ! comme il en comprenait le sens élevé ! comme il en parlait avec respect ! comme il la vengeait des mépris que lui infligent ces vils spéculateurs qui l'abaissent jusqu'au métier et calculent leurs succès par les recettes du trimestre et le nombre de bacheliers reçus ! Pour lui l'éducation n'est pas une méthode ou une science, c'est un art, « une œuvre vivante, capable de séduire les plus belles imaginations, les natures les plus généreuses, une œuvre qui peut soulever l'enthousiasme des hommes, l'œuvre vraiment belle, vraiment idéale. » — L'homme est l'objet qu'elle doit faire vivre par des formes merveilleuses, en jetant d'abord dans son âme toutes les semences de vertu et d'honneur, puis en les développant graduellement à force de soins, de prudence et d'amour. Ainsi comprise, l'éducation ne commence pas à dix ou douze ans, c'est-à-dire, au moment où l'enfant échange le foyer et l'autorité de la famille contre l'autorité du collège ; non, elle com-

* R. P. Adolphe Perraud. — *Oraison funèbre du R. P. Captier*, prononcée dans l'église paroissiale d'Arcueil. Ce chef-d'œuvre d'éloquence, où l'orateur a retrouvé des accents depuis longtemps oubliés en France, précède les discours et sert provisoirement de biographie.

mence avec l'amour conjugal, à l'heure où le berceau vide attend un ange, et les devoirs qu'elle impose au père et à la mère sont d'autant plus rigoureux que de la fidélité à les remplir dépend presque toujours le reste de la vie.

Quoi d'étonnant que, prenant la question de si haut, l'éminent religieux en fasse la clef de voûte de l'édifice social et y cherche le remède infaillible à nos maux présents ! « Un père, une mère, profondément convaincus de ce que doit être l'éducation, seraient en quelque sorte un foyer, d'où rayonneraient les lumières et la chaleur nécessaires pour éclairer et féconder le monde. »

Nous ne le suivrons pas dans toutes les applications qu'il fait de ces principes et dans l'admirable développement qu'il donne à ses idées. Personne ne semble avoir mieux compris les besoins actuels de la famille et de la société ; personne aussi ne leur avait voué un amour plus désintéressé. Il aimait les enfants de ce sentiment paternel que le christianisme a révélé au monde et dont le prêtre catholique garde seul le privilège. « Rien ne me touche, écrivait-il, comme de me sentir appelé à passer ma vie parmi les enfants, rien ne me paraît beau comme de leur apprendre qu'ils ont au-dessus de la famille, au-dessus de la patrie, une mère surnaturelle, l'Église, qui les a enfantés dans la douleur et qui bientôt s'appuiera sur leur amour »¹. Il aimait son pays et son temps, dont il dénonçait les lâchetés et flagellait les vices, mais jamais en termes amers ou découragés. La violence qui sépare et ne guérit rien, était incompatible avec la générosité de son âme. Volontiers il eût donné sa vie pour racheter nos erreurs.

Dieu lui a fait cet honneur. La mort est venu trop tôt peut-être interrompre ici-bas l'œuvre de régénération entreprise par ce vaillant apôtre et par les vaillants compagnons de son martyre ; mais c'est afin que d'en haut ils nous protègent plus efficacement et nous rachètent. — « Il faut à notre France, ce qu'il fallut au monde, disait une des plus grandes âmes de cette glorieuse phalange, le

¹ Le P. Ollivaint, de la Compagnie de Jésus, une des plus illustres victimes de la Commune.

rachat par le sang ; non par le sang des coupables qui se perd dans le sol et reste muet et infécond ; mais celui des justes qui crie au ciel, conjurant la justice et invoquant la miséricorde »¹.

Ce sang a coulé avec abondance. Puisse-t-il ne pas rester inutile pour notre patrie, et qu'un jour, empruntant les accents d'un de ses poètes, elle s'écrie avec conviction :

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée ;
De ce bienheureux sang tu me vois baptisée.

A. DE LA BREURE.

M. P.-G.-P. Duval.

Brest vient de perdre un des membres les plus distingués de sa Société académique, M. Prosper-César-Philippe Duval.

Né le 2 décembre 1796, à Belle-Ile-en-Mer, où son père était intendant des vivres, M. Duval fit de fortes et brillantes études au collège de Vannes, où il professait la troisième, lors du soulèvement des écoliers, en 1815, soulèvement auquel il eut l'honneur de prendre part. Tour à tour professeur de rhétorique, puis principal du collège de Quimper, pendant une dizaine d'années, il occupa quatorze ans la chaire de rhétorique de Pontivy ; après quoi il se retira à Quimper, et ensuite à Brest.

M. Duval a écrit beaucoup de vers ; mais son ouvrage capital est un poème épique en douze chants : *Jeanne d'Arc, ou la délivrance de la France*, dont la *Revue* parla lors de son apparition. (Voir la chronique de décembre 1857). — « Nous ne pouvons affirmer, dit M. Mauriès, en nous appuyant sur les titres littéraires de M. Duval, qu'il ne mourra pas tout entier ; mais nous ne craignons pas d'être démenti, en disant qu'il a jeté quelques grains dans les sillons creusés dans le vaste champ de la littérature, par les écrivains auxquels notre vieille et chère armorique est fière d'avoir donné le jour. »

— La consécration de M^{sr} de Léséleuc de Kerouara, évêque d'Autun, a eu lieu le dimanche 16 février, à la cathédrale de Quimper. Le prélat consécrateur était S. E. le cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen, assisté de M^{sr} Bécél, évêque de Vannes, et de M^{sr} Nouvel, évêque de Quimper. Cette imposante cérémonie avait attiré une foule considérable. — Attaché, du fond de ses entrailles, à l'Église de Jésus-Christ et à son Vicaire sur terre, M^{sr} de Léséleuc sera un évêque selon le cœur de Dieu.

¹ *Le Collège chrétien*, 1861.

CHRONIQUE

L'EXPOSITION DE NANTES*

IV

Avant de parler des paysagistes, nommons encore quelques peintres de genre, dont les ouvrages ont été remarqués :

M. Fines, un Parisien qui a pris ses quartiers d'hiver parmi nous, a mis au Salon trois tableaux, deux de plus que ne mentionne le catalogue, et tous peints avec beaucoup de délicatesse et de soin. Dans la *Dispute sous le porche*, le groupe du bedeau, tirant l'oreille à l'un des petits batailleurs, offre des physionomies prises sur le vif et spirituellement interprétées. La *Vente des offrandes faites à l'église de Menez-Hom* (Finistère) est une composition pleine d'air, de mouvement, de gaieté, et à laquelle on ne peut reprocher que quelques détails un peu maigrelets. Plus de largeur de touche et d'effet, et ce tableau serait une petite merveille.

M^{lle} Géo-Remy s'inspire des peintures de Fortin; elle en a saisi les effets pittoresques dans son *Intérieur breton*, et, le travail aidant, nous espérons qu'elle se rapprochera de plus en plus de ce peintre si regretté.

La *Cruche cassée*, de M. Chantron, ne fera pas oublier celle de Greuze; néanmoins tenons compte des bonnes intentions du jeune artiste, et souhaitons-lui plus de chaleur et d'énergie à l'avenir.

Les qualités de M. Vigot semblent paralysées par des préoccupations sur le caractère qu'il doit définitivement adopter. *Blanchette* trahit l'influence de M. Jules Breton; aussi préférons-nous les *Orphelines*, peinture plus solide et plus personnelle.

L'*Intérieur d'atelier*, de M. Pille, étude habilement peinte et d'un véritable coloriste; les *Bijoux*, de M. Sirouy, l'un de nos meilleurs lithographes, et qui sera très-prochainement un gracieux peintre de genre; les *Muletiers*, de M. Girard, et surtout l'*Arrivée du nouveau seigneur*, de M. Leray, nous offrent des tableaux très-récréatifs et fort plaisants. Voilà des œuvres d'art mises à la portée de tout le monde et de tous les goûts.

* Voir la chronique des livraisons de novembre, décembre et janvier.

Moins récréatifs par leurs sujets, mais plus sérieux de sentiment et d'une exécution un peu démodée, sont les peintures de M^{me} Antigna : le *Bonheur* et l'*Affliction*, tableaux dédiés aux jeunes mères. Citons encore comme deux excellentes toiles, d'une harmonie et d'un travail tout à fait flamand, l'*Extrême-Onction*, de M. Duverger, et le *petit Malade*, de M. Moulinet; deux cadres qui paraissent être faits pour décorer symétriquement le grand salon du président d'une fabrique paroissiale.

Les ouvrages de M. Gouézou, placés dans un endroit un peu écarté, n'en sont pas moins dignes d'attention. Les grandes esquisses de *Lourdes et sa vallée*, non-seulement ont de l'intérêt pour les pèlerins, mais elles prouvent une étonnante facilité de brosse; les dessins du *Logis de Bernadette* sont d'un effet vif et puissant, et les tympanes pour décorations extérieures, fresques au silicate de potasse, indiquent à MM. les ecclésiastiques de la Loire-Inférieure qu'ils ont un artiste sous la main, dont ils devraient plus souvent utiliser le talent. Mais le tableau capital de l'exposition de M. Gouézou est une vue des *Marais salants du bourg de Batz*, qui, sauf un peu d'égalité de facture, est une toile d'un mérite sérieux.

S'il est un genre où les peintres français possèdent une incontestable prééminence sur toutes les écoles artistiques de l'Europe, c'est assurément celui du *Paysage*. Voilà déjà bien des années que tous les critiques d'art ont constaté cette supériorité, et l'exposition de Nantes démontre encore une fois que nous ne sommes point en décadence. Il est surtout un fait très-remarquable à constater chez nos paysagistes : c'est la grande variété de leur manière dans l'interprétation de la nature; depuis les formes précises, et parfois savamment arrêtées, jusqu'aux impressions les plus vagues et les moins saisissables; depuis les œuvres de style, où se produisent des masses harmonieusement combinées et d'un arrangement gracieux et méthodique, jusqu'à ces peintures aux impressions fortes, vives, spontanées, pleines d'air, de sentiment et de soleil.

De nos jours, les individualités les plus hétérogènes se heurtent et s'affirment avec la plus complète indépendance. Ah! n'est-ce pas là l'image de la société moderne? L'individualisme en tout et partout. Malheureusement, comme dit Töpffer, « le grand livre de la nature est ouvert pour tous, mais peu savent ou peuvent y lire. » Ne soyons donc pas surpris si, d'une part, nous voyons d'étranges peintures, et si, d'autre part, nous entendons formuler, par des personnes qui n'ont jamais étudié sérieusement les effets si variés de nos campagnes, des observations non moins étranges que dites avec une étonnante assurance.

Sur 417 peintres qui ont pris part à l'Exposition de Nantes, un quart, au moins, appartient au genre du paysage; ce qui prouve l'import-

tance que prend de plus en plus cette spécialité de l'art. Maintenant, il faut diviser tous ces paysagistes en quatre grandes familles, tout comme si nous faisons une étude de botanique ou d'ornithologie : les stylistes, les sentimentalistes, les naturalistes et les réalistes. — Parmi les premiers, dont le genre tend à disparaître depuis la suppression du concours du paysage historique, nous ne comptons que trois noms, mais des noms bien classés : MM. Paul Flandrin, Achille Benouville et Alfred de Curzon. La recherche du site, l'élégance de la silhouette, l'heureux balancement des lignes, sont, avant tout, la préoccupation de ces peintres; leurs tableaux sont particulièrement des œuvres dessinées, dont la couleur est parfois d'une extrême sécheresse et souvent d'une grande monotonie. Or, c'est enlever au paysage son plus grand charme que de ne point reproduire les effets si riches de couleur dont se pare toujours la nature. Aussi la *Réverie dans les bois*, de M. Flandrin, ne fait-elle point rêver, et la *Campagne de Rome*, de M. Benouville, ne reproduit-elle pas la solidité de ces tons colorés et puissants qui impressionnent le touriste, cheminant sur la *Voie Appienne* ou gravissant le *Monte d'oro*. Seul, parmi les peintres de style, M. de Curzon donne à ses toiles un réel sentiment de poésie; la *Vue de Civitá Castellana* est d'une ravissante distinction, mais d'un aspect un peu voilé; nous lui préférons les *Rochers de Capri*, où, sous un groupe d'oliviers, d'un irréprochable dessin, conversent deux personnages contemporains de Tibère, personnages de trop grande proportion et qui nuisent à l'ampleur du paysage.

MM. Yan-d'Argent, Guillon et Lansyer dérivent un peu des peintres de style; s'ils ne s'adonnent pas à la sévérité des formes académiques, on voit aisément qu'ils se préoccupent de l'agencement des masses, que leurs motifs sont bien choisis et qu'ils interprètent la nature dans ses manifestations les plus élevées. — La *Côte de Bretagne*, où la mer se distingue à travers bois, est d'un grand caractère. La *Terrasse de l'abbaye de Vézelay*, avec ses ormes séculaires, sous lesquels se promènent des moines, est d'un aspect très-magistral; enfin, les *Alpes liguriennes* et les *Oliviers de Menton*, quoique ne sentant pas l'arrangement, dénotent chez M. Lansyer un goût épuré dans le choix des motifs qu'il fixe sur la toile.

Parmi les sentimentalistes, nous citerons en première ligne M. Flahaut : son *Effet du soir* est des mieux réussis; il règne dans cette peinture un calme, une tranquillité, qui rendent bien le silence de la campagne, à l'heure où les oiseaux regagnent leurs doux nids. « C'est bien là ce charme éternel des champs, cette solitude chère à l'âme, ce silence aimable au sein duquel la pensée va se jouant en liberté. »

M. Émile Breton, dans son *Coucher de soleil*, rappelle les harmonieuses et chaudes colorations des beaux tableaux de son frère Jules, et M. Chau-

vel, avec son paysage des *Environs d'Arromanches*, rend bien également l'effet mystérieux et mélancolique du crépuscule. — Voilà des paysages de vrais poètes, auxquels nous devons joindre les deux toiles de M. Le Goasbe de Bellée : la *Petite mare au soleil couchant*, et le *Champ de bataille de Saint-Cast*, peinture d'un excellent aspect, mais dont les cimes d'arbres laissent à désirer.

Beaucoup plus nombreux sont les peintres que nous désignons sous le nom de naturalistes. Ceux-ci se préoccupent peu de l'interprétation sentimentale de nos champs ou de nos bois; chez eux pas de sous-entendu; la reproduction de la nature au plus près, voilà leur seule préoccupation. « Pourvu qu'ils soient vrais, que leur importent les rêves aimables de Théocrite et de Virgile. » Au premier rang de cette phalange est M. Bernier, qui reproduit avec tant de bonheur les pâtis bretons et les champs couverts de genêts. Son paysage du mois d'août en Bretagne plait par sa grande vérité; mais la fraîcheur du pâturage et le ciel gris et fin sur lequel se détachent quelques jeunes chênes bien feuillés, ne justifient pas le titre de ce tableau. De M. Français, nous avons un site pris dans les *Vaux de Cernay (Seine-et-Oise)*, peinture d'une harmonie ravissante et d'une charmante habileté. Son élève, M. Beauverie, a reproduit le même site, mais plus heureusement choisi. Par exemple, pour la couleur, la touche, la facture, ce dernier paysage est tout simplement la contrefaçon de M. Français. Nommons encore les tableaux de MM. de Cock, le *Vieux Moulin*, plein de fraîcheur et d'humidité, et l'*Automne*, peinture un peu molle; le *Coteau du Chassier*, par M. Anguin, œuvre largement peinte, les premiers plans surtout; l'*Effet de lune* et le *Bois de pins* à Ichou, de M. Baudit; les *Bords du Loir*, de M. Bussou, d'une touche onctueuse et brillante; la *Futaie du nid de l'Aigle*, de M. Labois, et surtout, les *Bords de l'Oise*, par M. Lambert, qui rappelle M. Daubigny, mais qui n'a pas encore sa finesse de tons et sa légèreté de touche. Les peintures de MM. Abraham, Castan, Gassies, Dallemagne, Thiollet et Villefroy, mériteraient mieux qu'une simple mention. Pour terminer cette série, nous citerons, comme pourvus d'une grande originalité, les tableaux de M. Lionnet, très-soleilleux et d'une grande solidité; on dirait un élève de Decamp.

Parlons enfin des réalistes, de ceux que les uns décrivent avec fureur, et que les autres exaltent avec le plus grand enthousiasme. Nous n'en désignerons que deux, mais qui, à eux seuls, valent toute leur école : MM. Corot et Harpignies. Certes, en voyant les peintures vagues et lâchées de M. Corot, qui se douterait que les premières œuvres de ce grand artiste étaient d'une sécheresse de contours et d'une précision de formes comme celles de MM. Desgoffe et Aligny? Le fait est sûr et bien facile à

vérifier pour des Nantais, car il leur suffit d'aller visiter leur musée. Loin de nous de dénier tout le charme que présentent certains paysages de M. Corot, qu'il sait si bien envelopper d'une brume poétique, ou qu'il éclaire d'un rayon de soleil plein de mélancolie; mais ses admirateurs l'ont perdu, et l'âge a certainement affaibli ses remarquables qualités. Et puis, quelle négligence dans le choix des sujets peints, et de quel à peu près cet artiste se contente-t-il aujourd'hui? (*Étude à Saint-André*, Morvan.) M. Corot est très-certainement un peintre d'élite; mais il faudrait, pour le bien de ses œuvres, lui supprimer son entourage de flatteurs. — M. Harpignies a été doué, dès ses débuts, d'une grande originalité; mais, avec cette qualité précieuse, pourquoi choisir des sujets de tableaux dans des aspects de nature devant lesquels nul homme de goût ne s'arrêterait? La haine du style est si grande chez nos réalistes, qu'ils détournent leurs regards d'un beau site, pour employer leur talent à peindre une mare à canards, ou le côté le moins pittoresque d'un village. — Les trois paysages de M. Harpignies sont d'une très-grande sincérité d'effet; c'est de la peinture très-honnête, comme nous l'avons entendu dire; mais c'est de la peinture triste, « et l'imitation terre à terre n'est pas le but de l'art. »

Fait surprenant pour une ville maritime et commerciale comme Nantes, assise à deux pas de l'Océan, nous n'avons point, à notre exposition, une seule œuvre importante d'un peintre de marine. Sous ce rapport, nous sommes d'une infériorité notable sur le dernier salon, car alors nous comptions le vieux Gudin et M. Durand-Brager, le peintre officiel de nos fastes maritimes. — M. Richard Faxon, qui nous est resté fidèle, nous donnait aussi droit d'espérer beaucoup mieux, quand on se souvient de ses tableaux exposés en 1861. Néanmoins, ses ciels sont toujours profonds, vaporeux; ses eaux transparentes, mouvementées, et son navire, filant *vent arrière*, est correctement dessiné et bien à la mer. Nous avons encore des espérances plus grandes à l'égard de M. Le Duc, puisqu'il a pris Nantes pour son port d'attache; sa petite *marine*: *Effet du matin*, ne donne pas la juste mesure de son savoir dans l'architecture navale. MM. Dubourg et Duchâtellier ont reproduit avec vérité: le premier, la *Jetée de Honfleur*; et le second, le *Cloître des Carmes à Pont-l'Abbé*; mais les sites de nos côtes de France qui obtiennent le plus de succès sont la *Vue du Tréport*, par M. Jules Noël, toile pétillante d'esprit dans son exécution, et la *Vue d'Antibes*, de M. Mazure, qui nous rappelle le doux souvenir de ces petites villes de la Corniche, si riantes sous le soleil, avec leurs tours sarrasines si colorées, et leurs blanches maisons, entourées de cactus, de figuiers et de lauriers-roses, aux pieds desquelles viennent déferler des vagues bleues frangées d'écume.

En résumé, jamais l'habileté de nos peintres ne fut plus grande, leurs impressions plus vives et plus fortes; et nous nous féliciterions de constater ces résultats, si le nombre des œuvres de tête et de pensée l'emportaient sur les œuvres de main.

La salle des dessins et des gravures laisse beaucoup à désirer comme lumière. Cependant, il faudrait être aveugle pour ne point voir, tout d'abord, ce beau portrait, à la mine de plomb, de notre grand Ingres, portrait qui rappelle cette admirable série des dessins du maître exposés à l'École des Beaux-Arts, en 1867. De M. Paul Flandrin, nous remarquons aussi deux portraits qui se ressentent de l'influence du précédent, et que nous aimons bien mieux que ses paysages.

Puis les deux scènes si dramatiques dues à l'habile crayon de M. Gustave Doré, les *Vues de Venise*, de M. Bénard, spirituellement esquissées; la petite et charmante figure de M. Gustave Marquerie, sentimentale et délicate, comme les œuvres du poète qui ont inspiré l'artiste; les surprenants dessins à la plume, de M. Puyo; les faciles *croquis militaires*, de M. Chazeraïn, professeur à notre Lycée, qui, en cette qualité, nous devait des œuvres plus importantes; talent, comme noblesse, oblige. A ces travaux joignons encore les charmantes aquarelles de MM. Moulinet, Chouppé et Justin Ouvrié; les pastels de MM. Borione et Dallemagne; les gouaches de M. Emile Bernède et les fusains de MM. Lalanne et Vétault.

Nous arrivons à la lithographie et à la gravure à l'eau-forte, qui, par le temps de photographie au rabais où nous vivons, risquent fort de devenir un jour des œuvres aussi rares et curieuses, que les gravures au burin des Wille, des Gérard Audran et des Edelinck. Parmi ces gravures, désigner celles de M. Octave de Rochebrune, n'est-ce pas rappeler tout le bien qui en a été dit à Paris, et les succès légitimes qu'elles ont obtenus aux Salons? Signaler MM. Abraham, Appian, Bellée, Coindre, Grenaud, Jacquemart, Lalanne et le duc de Sartirana, n'est-ce pas indiquer cette belle publication de *l'Illustration nouvelle*, qui formera le recueil le plus complet des travaux de nos habiles aquafortistes modernes? Que les vivants ne nous fassent pas oublier les morts: donnons un regard tout de sympathie à cette *Vue de San-Francisco*, de Charles Méryon, et toute notre admiration pour ces deux raretés d'eau-forte et de lithographie, dues à l'un des peintres français des mieux représentés au Musée de Nantes: — n'avons-nous pas nommé Brascassat?

Contrairement au caractère habituel des expositions provinciales, où la peinture seule fait, pour ainsi dire, tous les frais, l'exposition de Nantes présentait une série d'œuvres de sculpture d'un réel et sérieux mérite. Si l'on réfléchit à la difficulté des transports, aux chances d'accidents que courent les ouvrages de marbre, de terre ou de plâtre, dans tout le remue-

ménage qu'entraîne une exposition départementale ; et surtout, quand on pense que la sculpture, gardienne de la forme austère et des grandes traditions, pour être comprise ou simplement goûtée, réclame des esprits plus exercés et plus pénétrés du sentiment de l'art, on comprendra toutes les difficultés qu'ont dû vaincre les organisateurs de cette section, dans le choix des œuvres, et, conséquemment, le juste tribut de reconnaissance auquel ils ont droit. Notre dette payée, passons rapidement en revue les ouvrages dignes d'attention. En tête de cette phalange, se présentent le *Pêcheur napolitain* et la *Jeune Fille à la coquille*, de M. Carpeaux. Cet artiste joue avec l'argile, et sait lui communiquer la vie ; mais sa facilité de modelé ne l'entraîne pas au-delà de l'observation de la nature ; il la comprend et la reproduit dans sa beauté réelle, mais ne l'idéalise pas. Ces deux charmantes figures descendent, en ligne directe, du *Jeune Pêcheur dansant la tarentelle*, par Duret, et qui fit tant de sensation au salon de 1833.

Rien de plus charmant que les deux groupes de M. Le Bourg : *L'Aurore* et *les Jeux de l'Amour*. L'Aurore s'élève, radieuse, dans le ciel, et pour célébrer son retour, les fleurs entr'ouvrent leurs calices et les oiseaux recommencent leurs chants. Le corps d'une jeune femme, enguirlandé par

Le petit dieu malin,
Qui n'est jamais si badin,
Que lorsqu'il n'y voit goutte.

est un groupe où l'artiste a su répandre beaucoup d'attrait et de charme. *Farniente*, par M. Lequesne, le continuateur de Pradier, est encore une jolie figure. *L'Enfant et le Chat*, marbre très-réussi, la *Jeune Syracusaine*, bronze d'une bonne tournure, et la *Réprimandé*, « charmante fantaisie anacréontique », suivant l'heureuse expression d'un critique d'art, prouvent la verve gracieuse de M. Maillot.

Les trois petites terres cuites de M. Carrier-Belleuse ont beaucoup de finesse et de légèreté, et la jeune fille qui boit à la coupe d'un petit enfant, est un sujet empreint de toutes les grâces juvéniles. — *La Danseuse antique*, de M. Doussault, bien qu'un peu froide de mouvement, est une étude fort estimable et que son auteur offre généreusement à la ville.

La cigale ayant chanté,
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue.

Heureusement, un de nos amateurs s'est empressé de recueillir l'imprévoyante artiste, que M. Cambos a, du reste, reproduite sous des formes bien séduisantes.

Ah ! voici venir encore d'aimables souvenirs, réveillés par l'élégante *Fileuse de Procida*, de M. Cugnot, fileuse qui doit être la sœur ou la cousine de Graziella, car elle nous reporte aux pages de la vingtième année.

Le *Moïse sauvé des eaux*, de M. Allasseur, l'*Enfant-Dieu*, de M. Elias Robert, la *Trouaille à Pompéi*, de M. Moulin, et les *Statuettes*, de M. Amédée Menard, ne sont, il est vrai, que des réductions d'ouvrages exécutés ou projetés, et qui nous font bien augurer des œuvres, lorsqu'elles seront rendues dans les proportions qu'exige l'art sérieux du statuaire. La *Toilette de Vénus* et le *Pifferare*, de M. Moreau-Vauthier, démontrent que cet artiste traite avec une égale habileté les sujets classiques et ceux qui tendent au réalisme ; mais au réalisme bien éloigné de la vulgarité de certaines œuvres de peinture ; car, pour le sculpteur, la forme est exigée. Ainsi, sous sa veste de bure, sous son large feutre et ses haut-de-chausses déchirés aux buissons de la route, le petit musicien des Abruzzes est pourvu d'une touchante physionomie.

Le *Bacchant jouant avec une panthère*, placé dans le vestibule, arrête, dès le seuil du musée, les amateurs sérieux. Ce groupe est l'œuvre de M. Caillé, de Nantes, et place le jeune artiste au nombre des sculpteurs qui font honneur à notre ville. Les bustes de *M^r Jaquet* et de *M. l'abbé Lusson*, par M. Potel ; celui de *M^{me} Eudel*, par M. Grootaers, ont de la souplesse et de la vie. Celui de *d'Argentré*, par M. Vétault, d'Angers, et destiné aux Archives départementales de Nantes, est des plus surprenants pour un début. Les médaillons de M. Beaujault sont d'une finesse rare de modelé, et le *Beuf attaqué par un chien*, de M. Isidore Bonheur, comme le *Cerf*, le *Renne* et la *Chèvre et son chevreau*, de M. Parmentier, prouvent que sous d'habiles doigts le bronze s'asseuplit et se prête à toutes les conceptions artistiques.

Cette rapide énumération de nos statuaires fait suffisamment comprendre la part importante que la sculpture a prise à notre exposition. Enfin, pour en terminer avec les artistes vivants, parlons des architectes.

Dans une exposition de peinture, l'architecture a toujours tort aux yeux de la foule, et, si l'on en excepte quelques hommes spéciaux, la masse des visiteurs d'une exposition des beaux-arts passe, indifférente et dédaigneuse, devant les compositions d'architecture, ou la restauration projetée de monuments religieux, civils ou militaires. Aussi, qu'arrive-t-il, surtout en province, où l'espace est rare : aux plus belles places des galeries, sont appendus les ouvrages des peintres, et ceux des architectes sont relégués dans les endroits obscurs ou dans l'antichambre. Ainsi devait-il en arriver à Nantes ; et c'est dans l'escalier, derrière le ves-

taire, que les coupes, les élévations et les plans étaient exposés; peu s'en fallait que l'on ne mit le tout à la porte, et sur des ficelles, à l'imitation des marchands d'images.

Et cependant, l'architecture est le premier de tous les arts; de lui découlent tous les autres. Mais il ne s'agit point ici de récriminer, prenons les choses telles qu'elles sont, et non telles qu'elles devraient être.

M. Adeline a exposé trois ouvrages intéressants: *Le Jubé de la Cathédrale de Rouen*, grande aquarelle un peu sèche; *la Fontaine de Jeanne d'Arc*, petit dessin très-coquet, et *le Projet d'un casino pour une ville de bains de mer*, dont la façade est parfaitement rendue, qui porte bien le caractère d'une maison de fête, mais manque d'étude dans les détails.— *Les Cheminées sculptées du château du Vaugeau (Maine-et-Loire)*, par M. Ogée, sont des dessins d'un charmant effet. Charmants encore les lavis de M. Pécaud, et ses plans et dessins de *l'Église de Saint-Nazaire*, très-étudiés, mais rendus trop minutieusement. *Les Croquis d'architecture* de M. Picou, dénotent une grande facilité de main, et la conception de son *Hôtel particulier* nous fait voir combien est inventif l'esprit de cet architecte, mais combien aussi les excès de la fantaisie peuvent faire oublier les principes simples et grands de la construction.

Nous n'hésiterons pas à féliciter M. Beignet de ses dessins de *l'Église paroissiale d'Angers*, et ceux qu'il a faits d'après nature en Espagne; M. Durand-Gasselien pour ses croquis à la plume du *Calvaire de Plougastel*, et surtout, pour son *Projet d'Église de Grenoble*, consciencieusement étudié, comme plan, mais un peu lourd dans l'élévation. M. Montfort, l'auteur du kiosque élégant dont nous avons parlé dès le début de ce compte rendu, (nous avons omis de citer ses fines et délicates aquarelles, exposées avec les Dessins) a, dans l'escalier, deux projets de monuments funèbres, destinés à conserver, l'un, le souvenir du combat de Patay, et l'autre, celui des citoyens nantais morts pour la patrie. Ces deux compositions, d'un arrangement très-réfléchi et d'un caractère bien déterminé, ne resteront pas, nous l'espérons, dans les cartons de l'artiste et simplement à l'état de projets; ce qui serait doublement regrettable.

Tous les hommes compétents ont examiné fort attentivement les belles études sur *la Toscane monumentale*, par M. Rohault de Fleury.

Nous ne saurions trop applaudir à *l'Essai de restauration du château de Blain*, par M. Prével; dans le relevé du vieux castel et dans sa restauration projetée, l'artiste et l'érudit se confondent. Ah! quel beau travail n'y aurait-il pas à faire en ce genre, sans sortir de la Loire-Inférieure? Ne serait-ce pas une œuvre méritoire que de relever ainsi,

à une grande échelle, les châteaux de Nantes, d'Oudon, de Clisson, de Machecoul, les fortifications de Guérande, et de restituer à ces édifices des anciens temps leur physionomie primitive? Honneur donc à l'initiative de M. Prével.

Comme Théophile Gautier, terminant son Salon de 1861, nous dirons: « Finissons, en priant ceux que nous avons omis, de nous pardonner. Que pouvons-nous faire seul contre 881 objets d'art? »

Un mot encore cependant à l'adresse de nombreux amateurs nantais dont nous n'avons point cité les noms. Qu'ils sachent bien que notre silence à leur égard était de parti pris. Tous étaient membres de la Commission; tous faisaient donc les honneurs de cette fête artistique. Or, n'est-il pas de bon goût, lorsqu'on reçoit chez soi beaucoup de monde, que l'espace manque et devient rare, de s'effacer complètement et de mettre seuls les invités en lumière? Ainsi l'avons-nous pensé, et du reste, les talents de nos artistes-amateurs sont connus de toute la ville, leurs noms sont dans toutes les bouches, et nos lecteurs les prononceraient plus vite que nous ne pourrions les écrire. Bornons-nous donc à leur offrir un hommage collectif, et à les assurer qu'ils ont donné la preuve, aux nombreux visiteurs de l'Exposition de 1872, que les arts comptent à Nantes des amis nombreux, qui les encouragent, les protègent et les pratiquent avec distinction.

LOUIS DE KERJEAN.

Un Portrait de M. le comte de Chambord.

M. F. Gaillard, grand prix de Rome, dessina d'après nature à Lucerne, en 1871, le portrait de M. le comte de Chambord, et le grava ensuite au burin. On y retrouve la manière large, tout en restant fine et serrée, de l'artiste distingué dont les peintures et les gravures ont été si remarquées au dernier Salon. La façon dont ce portrait est compris, son entourage, rappellent les plus belles œuvres de Drevet, d'Edelinck, de Nanteuil, et des maîtres qui ont su donner un si grand style aux portraits gravés du temps de Louis XIV.

Nous ne saurions trop recommander cette page à nos amis, non-seulement comme reproduisant avec une très-grande exactitude le type du prince (qui en a approuvé la publication), mais encore comme une des meilleures planches que nous ayons eues à notre époque.

(Note de la Rédaction.)

Le prix de cette estampe, imprimée spécialement sur chine, est ainsi fixé :

Épreuve-artiste sur colombier.....	100 fr.
— avant la lettre sur Jésus.....	50 fr.
— avec la lettre.....	15 fr.

Frais de port et d'emballage à la charge du destinataire.
S'adresser à M. F. Gaillard, rue Madame, 54, à Paris.

BIBLIOGRAPHIE BRETONNE ET VENDÉENNE

ANNUAIRE historique, statistique et commercial de la ville et de l'arrondissement de Brest, contenant un plan rectifié de la ville et du port de Brest, avec leurs annexes. 7^e et 8^e années. 1871-1872. In-16, 454 p. — Brest, imp. et lib. Lefournier.

ARYENS (LES) EN ORIENT ET LES CELTES EN ITALIE; par E. Burgault. In-8^o, 64 p. — Vannes, imp. Galles.

BRETAGNE (LA) ET SES DUCS; par V. Fréville. In-8^o, 192 p. — Limoges, imp. et lib. Barbou frères.

COURS DE DICTÉES A L'USAGE DE LA JEUNESSE. In-12, 323 p. — Nantes, imp. Vincent Forest et Emile Grimaud.

ÉTUDES D'ARCHÉOLOGIE CELTIQUE. Notes de voyage dans les pays celtiques et scandinaves; par Henri Martin, membre de l'Institut. — Paris, Didier. In-8^o IV-426 p.

FEMME (LA) D'UN AVOCAT; par M^{me} Des Prez de la Ville-Tual. In-18 Jésus, 179 p. — Rennes, imp. Leroy; Paris, lib. Mollie.

HISTOIRE DES DUCS DE BRETAGNE; par Céline Fallet. In-8^o, 125 p. — Limoges, imp. et lib. Barbou frères.

HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE DANS LA VILLE DE RENNES, ANCIENNE CAPITALE DE LA BRETAGNE. Ouvrage composé sur les documents originaux pour la plupart inédits; par le R. P. Dom François Plaine, religieux bénédictin de l'abbaye de Ligugé. In-18, 406 p. — Rennes, imp. Vatar.

IMPRESSIONS (LES) D'UN CURÉ VENDÉEN AU PÉLERINAGE DE LOURDES (19-22 novembre 1872, par l'abbé Milcent, curé de Froid-Fond. In-18, 36 p. — Nantes, imp. Vincent Forest et Emile Grimaud. En vente, au profit d'une bonne œuvre, à Nantes, et en Vendée, chez les libraires. 25 c.

OBSERVATIONS relatives à l'action des derniers hivers sur les différents végétaux cultivés dans le jardin botanique de Brest, par Blanchard, jardinier en chef de cet établissement. In-8^o, 8 p. (Paris, imp. Donnaud.)

(Extrait du *Journal de la Société centrale d'horticulture de France*.)

PRÉVÔTS (LES) FÉODÉS EN BRETAGNE, par L. Rosenzweig, archiviste. In-8^o, 26 p. — Vannes, imp. Galles.

(Extrait du *Bulletin de la Société polymathique du Morbihan*.)

RECHERCHES HISTORIQUES dans les archives départementales, communales et hospitalières du Morbihan; par L. Rosenzweig, archiviste. — Archives communales: Hennebont. In-18, pp. 172 à 283. — Vannes, imp. Galles.

RÉCITS BRETONS. La ligue à Quimper et dans le diocèse de Cornouaille; par le R. P. Mercier, de la Compagnie de Jésus. In-18 Jésus, 209 p. — Abbeville, imp. Briez, Paillart et Retaux; Paris, lib. Albanel.

SEGOBA (STATIO), par MM. Tristan Martin et Charles Lebeuf. Notes par M. Fortuné Parenteau. In-8^o, 13 p. et 4 planches. — Nantes, imp. Vincent Forest et Emile Grimaud.

(Extrait du *Bulletin de la Société archéologique de Nantes*.)

LE CORRESPONDANT

N^o du 25 Janvier 1873. — I. La Commission des Trente, par M. le C^{te} de Carné, de l'Académie française. — II. La question du grec en France, par M. H. Hignard. — III. Scènes de la vie militaire en Russie (fin), par le prince Joseph Lubomirski. — IV. Les dernières controverses sur la liberté humaine, par M. Elie Méric. — V. La France dans ses colonies, par M. Xavier Marmier, de l'Académie française. — VI. Le déluge et l'épopée babylonienne, par M. François Lenormant. — VII. La politique financière en France, depuis 1870, II, par M. A. de Malaret. — VIII. Mélanges. — IX. Revue critique, par M. P. Douhaire. — X. Quinzaine politique, par M. Auguste Boucher.

N^o du 10 février 1873. — I. Correspondance de M^{me} Swetchine, par M. le comte de Falloux, de l'Académie française. — II. La dernière pensée du père Enfantin, par M. Alfred de Courcy. — III. Marie Stuart, par M. Louis Régis. — IV. La musique à l'église et la musique de l'église, II, par M. Wilfrid d'Indy. — V. Henriette, par ... — VI. Stanley. Comment j'ai trouvé Livingstone, par M. Pierre du Quesnoy. — VII. A la terre de France. Poésie, par M. Victor de Laprade, de l'Académie française. — VIII. Le Pouvoir législatif à Lyon en 1870, par M. Étienne Récamier. — IX. Quinzaine politique, par M. Auguste Boucher.

LE LIVRE DORÉ

DE L'HOTEL DE VILLE DE NANTES

PAR MM. ALEX. PERTHUIS ET DE LA NICOLLIÈRE-TEUJEIRO.

Deux volumes in-8^o grand Jésus, formant 650 pages, avec titre rouge et noir, ornés de deux eaux-fortes gravées par MM. Masson et de Rochebrune, de seize planches des Jetons de Bretagne et d'armoiries, et enfin de plus de cent bois dans le texte. — PRIX: 40 FRANCS.

Cette belle publication, à laquelle les auteurs ont depuis cinq années consacré leur temps et leurs soins, est achevée d'imprimer et va paraître au premier jour. A partir de la mise en vente, le prix en sera élevé à 50 FRANCS. Il ne reste plus qu'un petit nombre d'exemplaires in-4^o sur papier de Hollande, dont le prix est dès aujourd'hui fixé à 100 FRANCS.

S'adresser à MM. MOREL, LIBRARIOS, MAZEAU, DENIS SERRIS, Libraires, à Nantes.

QUESTIONS DU JOUR

Séries de brochures sur les questions actuelles, publiées par la Société Bibliographique, 75, rue du Bac, à Paris. — A Nantes, chez Libaros.

I. <i>L'Instruction obligatoire</i> , par Maurice d'Huslt.....	25 c.
II. <i>Appel aux hommes de bien</i> , par Léon Gautier.....	60 c.
III. <i>Causes de nos désastres</i> , par un officier supérieur.....	60 c.
IV. <i>Le Vrai 89</i> , par Léon de Poncins.....	50 c.
V. <i>Revenu, Salaire et Capital</i> , par le duc d'Ayen.....	1 f. 5 c.
VI. <i>Le Mariage civil et le Mariage religieux</i> , par P. Sauzet.	50 c.
VII. <i>Les Chambres hautes</i> , par le marquis de Biencourt.....	50 c.
VIII. <i>Prise de la Bastille</i> , par Léon de Poncins.....	50 c.

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

La *Revue de Bretagne et de Vendée* paraît du 20 au 25 de chaque mois, par livraisons de 80 pages au moins, format in-8°.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

Hors Nantes... 15 fr. par an. || Pour Nantes... 12 fr. par an

ON SOUSCRIT A LA REVUE DE BRETAGNE ET DE VENDÉE CHEZ

A Nantes... Au bureau de la Revue, pl. du Commerce, 4. MAZEAU. LIBAROS. F. DOUILLARD frères.	A Quimperlé. TH. CLAIRET. A Brest... LEFOURNIER. A Lorient... CHARLES. A Fontenay. FILLON. A Luçon... ANTIGNY. A Vitré... BELOUIN. A Morlaix.. LE LÉDAN. A Lannion.. LE GOFFIC. A Dinan... HUART. A Redon... DUBOIS. A St-Malo.. CONI. A Tréguier.. LE FLEM. A Pontivy... LE GALL. A Fougères. BREHIER.
A Paris... DUMOULIN, libraire, quai des Grands Augustins, 13. A. AUBRY, rue Séguier, 16.	
A Rennes... VERDIER. GANCHE. FOUGERAY. DENIEL.	
A Vannes... GALLES.	
A St-Brieuc. PRUD'HOMME.	